

10377

424

La Revue
Franco-Américaine

La Revue
Franco-Américaine

LA SOCIÉTÉ DE
LA REVUE FRANCO-AMÉRICAINÉ

425, RUE SAINT-JEAN, QUÉBEC.

1413.

La Revue Franco-Américaine

Troisième année.

Tome VI.



Québec
425, rue St-Jean

TABLES DES MATIERES

TOME VI

No. I à VI

A

AH ! ILS SONT SORTIS, <i>Michel Renouf</i>	23
" A SEARCHLIGHT " (traduction).....	123

B

BIBLIOGRAPHIE.....	146, 310, 11
BOURNE (MGR) AU CANADA.....	437

C

CATHOLICISME (LE) EN ANGLETERRE, <i>Henri Dartvel</i>	22
CHRONIQUE, <i>André Deloze</i>	142
CATHOLICISME (LE) ET LES ÉGLISE PROTESTANTES, <i>Henri Dartvel</i>	186
COUP (LE) DE TAMPON (pièce à dire) <i>François Coppée</i>	191
COURANT (UN) NORD-AMÉRICAIN SERVI... TOUT CHAUD, <i>J. A. Lefebvre</i>	346
CHANTECLERC PE-MIAO, <i>A. Schatter</i>	390
CAIN ET ABEL, <i>Etienne Devignoles</i>	440

D

DOCUMENTATION (LA) : <i>Lettre de Mgr Fallon</i>	66
<i>On ne croit pas</i>	70
<i>Réponse à Mgr Fallon</i>	136
<i>La question bilingue</i>	137
<i>Deux résolutions</i>	139

E

EGLISE (L') CATHOLIQUE ET LA PAPAUTÉ, <i>Henri Dartvel</i>	95
--	----

G

GRANDE AUBE (LA) (roman), <i>Jean Daguet</i>	150, 241, 312, 398, 478
--	-------------------------

I

INVASION (L') DES BARBARES, <i>Michel Renouf</i>	282
IRLANDAIS (LES) ET LA BATAILLE DE CARILLON, <i>Thomas Chapais</i>	362

L

LE VALET DE FERME (nouvelle), <i>René Bazin</i>	30
LES IDÉES DE MME MARGERET, (roman), <i>Pierre du Chateau</i> , (fin).....	71
LA SCIENCE ET LA FOI, (poésie), <i>Achille Paysant</i>	85
LE SOIR DANS LA VALLÉE, (poésie), <i>Léon Moussinac</i>	112
LA " PETITE PAIX ", <i>J. L. K.-Laflamme</i>	341
L'EXISTENCE (SUR) DES TROIS MOUSQUETAIRES, <i>Gauthier-Ferrières</i>	445

M

MARMOUSET, (conte), <i>Berthem-Bontoux</i>	108
--	-----

O

O'FARRELL, MURPHY ET DEVINE, ALCHEMISTS, <i>J. L. K.-Laflamme</i>	256
---	-----

P

POLONAIS ET LITHUANIENS, <i>Rankus</i>	60
PAGES OUBLIÉES, (Les étrennes), <i>Georges Courteline</i>	206
PREMIERE CAUSE (LA) DE BERNARD NOIX, (conte), <i>Robert Rey</i>	291
POÉSIE (LA) POPULAIRE, <i>Achille Paysant</i>	452
PERSÉCUTION (LA) EN POLOGNE, <i>Henri Welschinger</i>	461

Q

QUESTIONS ACTUELLES : <i>J. L. K.-Laflamme</i> :	
(1) L'invasion de Fénians dans l'Eglise Canadien.....	6
(2) Une nouvelle forme de l'impérialisme (I).....	86
(3) Une nouvelle forme de l'impérialisme (II).....	207
(4) La pénétration impérialiste dans l'Eglise.....	424
QUE FAUT-IL FAIRE ? Enquête par <i>Michel Renouf</i>	253
QUESTION (LA) DES LANGUES AU CANADA (Lettre au Tablet), <i>Par Mgr l'archevêque de St-Boniface</i>	432

R

RAYONS VERTS ET " FALLONNADES, " <i>Michel Renouf</i>	99
REVUE DES FAITS ET DES OEUVRÉS : <i>Léon Kemmer</i> :	
A la recherche de la " Toison d'or ".....	36
Des chiffres éloquentes.....	37
Les extensionnistes de Toronto et les Catholiques de l'Ouest....	38
Statistiques : Le blé de 1910.....	40

L'invasion de la France.....	41
Le sens social.....	43
Le français dans Ontario, une lettre de Sir Elz. Taschereau.....	43
“ Pour angliciser le Canada ”.....	46
La doctrine de Mgr Bourne et le “ Tablet ”.....	113
Le nouveau diocèse de Régina.....	115
La révolution en Portugal.....	116
Où il est question de Mgr Fallon, de “ football ” et de beauté plastique.....	116
Mgr Sbaretti et son successeur.....	118
Qu'ils se pendent donc !.....	119
La question de la marine de guerre.....	119
Etrange mentalité.....	121
Assimilateurs et orangistes.....	122
Bloc-notes Canadien.....	306
Une supplique acadienne.....	226
Eloge de la violence.....	228
L'expérience de trois hommes d'état anglais et protestants.....	229
Le Millénaire Normand.....	231
Autour d'Annapolis.....	232
Les catholiques Portugais.....	233
Les Chevaliers de Colomb.....	234
“ La mort de Tolstoï ”.....	236
Le “ Tablet ” et les Canadiens-français d'Ontario.....	237
Un conseil opportun : Gardons notre langue !.....	239
Pionniers français en Amérique.....	293
Que doivent-ils faire ?.....	295
Mieux vaut un franc ennemi.....	296
L'enseignement bilingue dans l'Ouest.....	296
Nos compatriotes du Maine.....	298
Chevaliers de Colomb.....	300
Pour l'église de Brouage.....	301
Les journaux dans les Séminaires.....	302
La “ Nouvelle-France ”.....	303
Les Cloches de Saint-Boniface.....	304
En Acadie.....	304
Mgr Cloutier et les Chevaliers de Colomb.....	305
Les avantages de l'organisation.....	378
La question universitaire dans l'ouest et Mgr Legal.....	378
Bribes d'histoire. Un souvenir de 1837-1838.....	379
Abolissons d'abord le gaélique.....	382
Imprudent Cocorico.....	383
A coups de millions.....	384
Le duc de Connaught en Afrique-Sud.....	385
Après qingt-cinq ans.....	386
500,000 immigrants pour 1911.....	387
Dans les Cantons de l'Est.....	388

S

SOUVENIR DE VACANCES, Charles Dornier 5

V

VIEUX ARTICLES ET VIEUX OUVRAGES : Lettre à l'abbé Talbot Smith
Par J. M. Guillet..... 49, 125, 218
VERS LA MER, (poésie), Henri D'Goignac..... 190
VOIX D'ACADIE, Valentin A. Landry..... 268, 352

L'ILLUSTRATION

Supplément de "La Revue Franco-Américaine"

Vol. VI. No. 1.

Québec, 1er Novembre, 1910.



SAINTE CÉCILE patronne des musiciens, fête 22 novembre.



SCÈNES CANADIENNES.—Le “bat-ball”



SCÈNES CANADIENNES.—Le “football”.

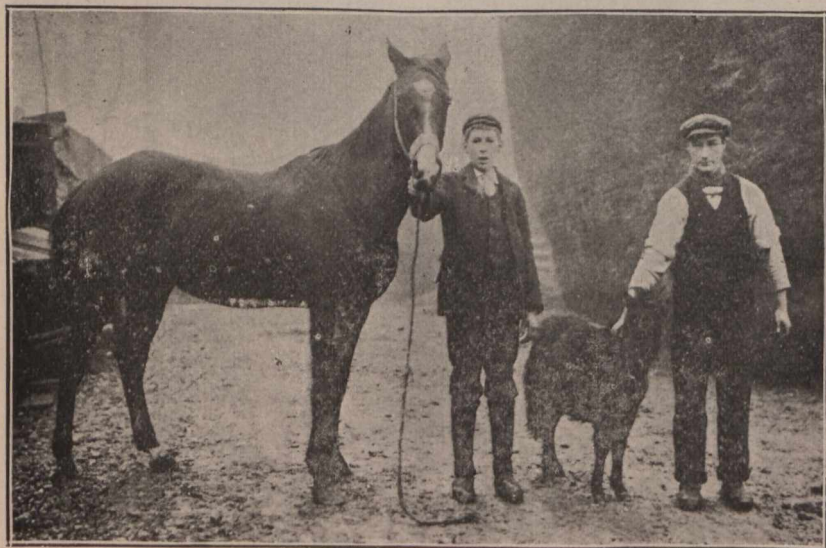


SCÈNES CANADIENNES.—Les “broyeuses de lin”. Au fond, une paysanne fait roussir le lin avant de le livrer à la broie.

Les Expositions Agricoles



La dernière exposition agricole à laquelle assista le roi Edouard VII.



Deux grands prix et leurs guides.



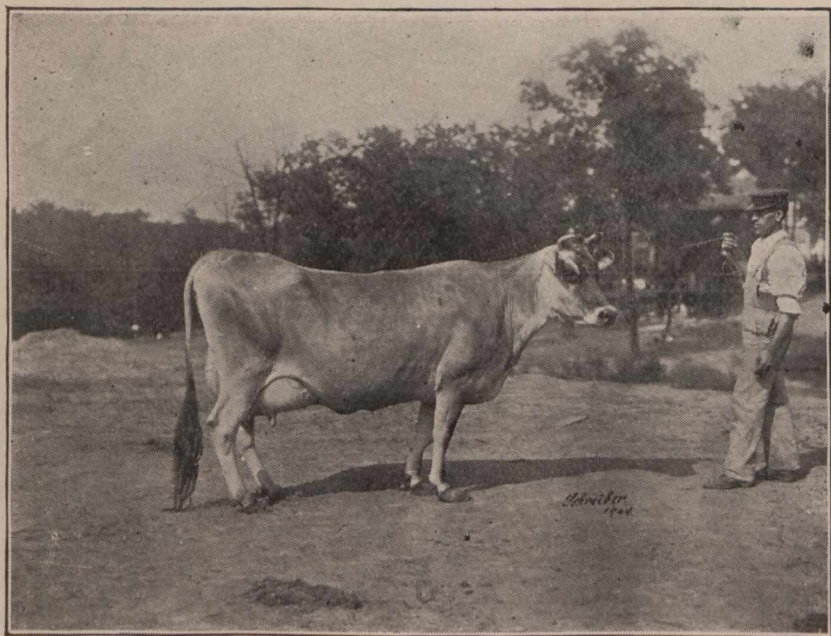
LES EXPOSITIONS AGRICOLES.—Inconscients de l'importance de leur rôle.



LES EXPOSITIONS AGRICOLES.—“Les bestiaux ont quatre pattes, une à chaque coin”.



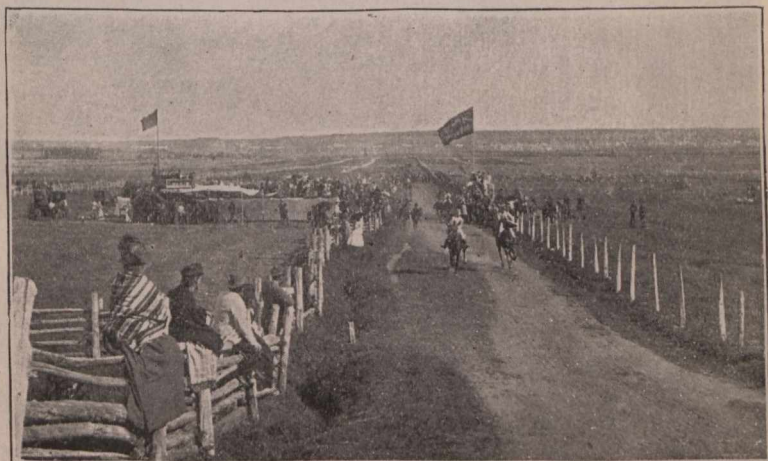
LES EXPOSITIONS AGRICOLES.—Chargé du service d'ordre.



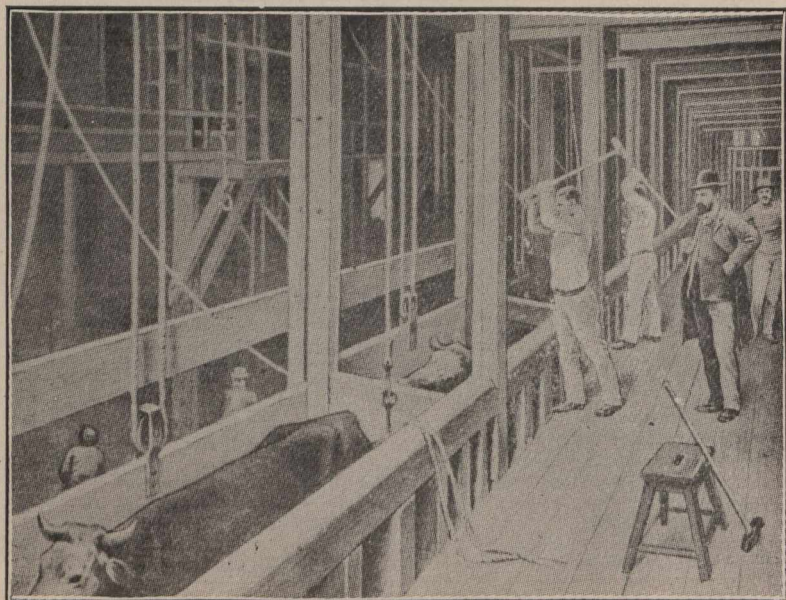
LES EXPOSITIONS AGRICOLES —L'orgueil de la ferme.



LES EXPOSITIONS AGRICOLES.—Courses au trot.



LES EXPOSITIONS AGRICOLES.—Ce n'est pas la piste qui fait le coursier.



LES ABATTOIRS.—Où vont les grands prix, l'“Allée de la mort”.



LES ABATTOIRS.—Quelques... “points de suspension”.

Souvenir de Vacances

A mon ami M. A.

Nous partions au hasard, tu t'en souviens, ami,
Traversant le hameau, le village endormi,
Où déjà s'éveillaient les coqs, clairon sonore
Du matin couronné d'une crête d'aurore.
Dans la brume, les prés sentaient le jeune foin.
L'aube lente chassait, troupeau laineux, au loin
Les brouillards dans les fonds bleus et vagues des gorges,
De clairs marteaux battaient les enclumes des forges.
Nous traversions l'humide obscurité du bois,
Le mont lourd de silence et le val plein d'aboïs,
La route déroulait à nos yeux ses surprises :
Cascade éparpillant ses cheveux à la brise,
Ruisseau vif égrenant son chant perlé dans l'herbe,
Cabane au toit moussu, manoir aux tours superbes,
Attelage sonore et flâneur de roulier,
Fuite de lièvre roux au fond noir d'un hallier.
Sur les coteaux pierreux mûrissait la vendange,
Le bourdon des battoirs fredonnait dans les granges.
Des laveuses, bras nus, avec des cris joyeux,
Tordaient le linge blanc au bord des lavoirs bleus.
Un pêcheur rassemblait ses filets sur la berge...
Puis nous faisons la halte en quelque vieille auberge,
La salle pleine d'ombre où pendaient des chromos,
La table où s'effeuillaient des roses dans un pot
Solitaire accueillaient notre fatigue saine,
La servante dodue en jupe de futaine
Posait en souriant le rustique couvert,
Le patois sur ses dents brillantes sonnait clair.
Et longtemps sur la route, au sortir du village,
Notre pas plus alerte emportait son image.

Charles Dornier.

Questions actuelles.—L'invasion des Français dans l'Eglise Canadienne

Quel sinistre lendemain pour le Congrès Eucharistique de Montréal que cette nomination de Mgr Gauthier à l'archevêché d'Ottawa ! Les dessous de cette affaire seront peut-être connus plus tard, mais en attendant nous pouvons bien nous demander de combien de peuples on peut se moquer aussi souvent et aussi impunément que des Canadiens-Français. Certes, c'est une foi solide que celle qui résiste à de pareils assauts ; et, à la façon dont nous sommes prêts à accepter, même si notre dignité et la justice imposent une protestation, cette nouvelle épreuve, on peut voir avec quelle fermeté d'âme nous gravissons à la suite du Maître notre douloureux calvaire, et aussi de quel invincible amour nous aimons l'Eglise.

Pourtant, nous n'assistons encore qu'à l'exécution du premier article d'un programme savamment préparé ; nous assistons à pire que cela ; nous voyons les premiers effets d'une intrigue que nous dénonçons depuis des années, qui poursuit les catholiques canadiens-français partout où ils sont groupés en dehors de la province de Québec, qui les abreuve d'amertume dans la Nouvelle Angleterre et qui, après avoir placé sur le trône épiscopal d'Ottawa ce que nous appelons, par euphémisme, un homme de transition, ne sera complète et n'aura atteint son but que le jour où Mgr Fallon lui-même aura remplacé dans la capitale Mgr Gauthier. Il n'est même pas impossible, s'il faut en croire des rumeurs, dont la source et l'exactitude jusqu'ici n'ont jamais été trompeuses, que Mgr Gauthier choisisse comme son grand-vicaire un M. Whelan dont les sentiments à l'égard des nôtres ne sont pas tout particulièrement tendres. Et qu'est-il besoin, après cela, de diviser le diocèse d'Ottawa ? Du moment que le diocèse est conquis, et qu'on n'en peut pas changer la majorité française, que peuvent faire aux assimilateurs triomphants quelques milliers de français de plus ? Ils ont plutôt intérêt à profiter d'un avantage qui leur donne plus qu'ils

n'espéraient et qui leur permet d'entamer du même coup jusqu'à cette province de Québec où l'on veut nous cerner.

Je le répète, ces choses n'arrivent qu'à nous. Et, admettons-le, seul un long passé de bonhomie et de naïveté confiante a pu inspirer à nos ennemis l'audace de pareils coups, tout comme le cynisme de certaines prétentions récentes ont été invitées par notre politique de compromissions et nos attitudes de vaincus devant notre droit outragé. Mais la Providence veille sur notre peuple. En effet, ce n'est pas un pur hasard que cette démente subite dont semblent frappés ceux qui escomptent notre disparition comme race et qui fait éclater au grand jour l'atavisme désorganisateur qui suit les fils d'Erin sous tous les cieus. Par exemple, les assimilateurs à outrance, très heureux de ce qui vient d'être fait pour Ottawa, verront leur joie passablement troublée par les incartades anti-françaises et les bravades du jeune et fougueux évêque de London (Ontario). Pour nous qui avons, depuis tant d'années, traité nos questions nationales avec une apathie coupable, nous en sommes presque venus à croire que la Providence, favorable à ceux "qui s'aident", aide aussi quelquefois ceux qui se croisent les bras. Il aura fallu que nous ayons été battus dans une première escarmouche pour que nous prenions enfin la détermination d'organiser vigoureusement notre défense.

Aussi bien y a-t-il quelque chose de lamentable dans la joie puérile avec laquelle on se console de cette défaite inutile en espérant qu'elle va provoquer parmi tous nos groupes une réveil salutaire. Cela nous rappelle la surprise, la stupefaction, avec lesquelles on apprit, il y a quelques années, l'élévation de Mgr Scollard au nouvel évêché du Sault-Ste-Marie. Dans ce temps-là aussi on exprima de l'étonnement, presque de l'indignation, devant cette conquête irlandaise d'un diocèse aux neuf-dixièmes canadien-français. Ah! le réveil qui allait se produire serait formidable, on saurait vite, à Rome, que cette nomination rencontrait la réprobation unanime non seulement de tout un diocèse, mais des trois millions de canadiens-français dispersés aux quatre coins de l'Amérique du nord; bien plus, ou répandit bientôt la nouvelle que des prélats romains, distingués et influents, admettaient que la bonne foi des autorités avait été surprise et que pareille chose ne se répèterait pas.

On a fait pire. Sous l'effet de quelle influence, il n'est

pas très difficile de le découvrir quand on connaît les auteurs des mémoires calomnieux passés sous le manteau depuis 1905, quand on connaît un peu les dessous de la lutte qui se fait depuis des années autour de l'Université d'Ottawa, et aussi quand on se rappelle la sympathie à peine déguisée que n'a pas cessé de montrer notre Délégué Apostolique pour tout ce que notre église canadienne compte d'esprits stériles et accapareurs. Ce n'est plus un diocèse nouveau que l'on donne, contre toute équité, à une évêque politicien et assimilateur, c'est une province catholique entière, avec son université, c'est un diocèse immense colonisé et développé par les Canadiens-français et qui, après avoir donné à l'Église deux diocèses en 25 ans (Pembroke et Témiscamingue), compte encore 125,000 canadiens-français sur une population catholique totale de 157,000 âmes. C'est le fruit d'un demi siècle de labeur apostolique que l'on livre sans raison à un élément stationnaire qui ne semble s'être maintenu dans l'Église canadienne que pour y attendre l'occasion de saisir la récompense sans les œuvres et mettre à son profit le seul texte saint qui l'intéresse et dont il se souvient : *Alteri laboraverunt et vos in labores eorum introistis.* (1)

Il n'en faut pas davantage pour donner une saveur toute spéciale à la déclaration suivante que faisait Mgr Sbaretto aux prêtres Canadiens-français du diocèse d'Ottawa, au dîner qui suivit les funérailles du regretté Mgr Duhamel :

“Nous espérons que vous aurez bientôt un évêque. Nous vous demandons avec instance d'attendre avec patience *l'Élu du Seigneur*. Confiez-vous dans la Providence et acceptez avec soumission la décision que Rome rendra avec l'aide du Saint Esprit. Ne faites pas d'agitation, ne faites pas de bouleversements ; c'est un cas qui relève des autorités supérieures. Il faut respecter l'autorité. Il faut respecter l'autorité.”

Pour appuyer ces paroles un membre de l'épiscopat canadien-français assurait “qu'il pouvait répondre de tout”. Quelques jours plus tard Mgr Sbaretto partait pour l'Angleterre en compagnie d'un catholique irlandais très connu dans la capitale.

Depuis cette date beaucoup d'eau a passé sous les ponts, bien des événements se sont déroulés dans notre vie catho-

(1) J., IV., 38.

lique. Les deux principaux, le concile de Québec et le congrès eucharistique ont été marqués d'incidents qui passeront à l'histoire, de tentatives hardies dont le seul but était d'encourager, sinon de consacrer officiellement, certaines théories nouvelles sur la survivance des races. On sait déjà avec quelle chaleur ces théories sont défendues par les apôtres modernes et dorés sur tranche qui rédigent le "Catholic Register" de Toronto. Deux évêques ont été nommés dans deux diocèses aux deux tiers ou au trois quarts canadiens-français : l'élément irlandais remporte les deux nominations. Le mal serait moins grand s'il ne s'agissait ici que d'une question d'administration. La mitre aurait pu aller au plus digne, le choix aurait pu être motivé par les meilleurs intérêts de la foi et de l'Église. Mais il s'agit bien d'une question d'administration dans tout ceci ! C'est l'assaut entrepris contre les institutions canadiennes-françaises, c'est le triomphe d'une conspiration visant à limiter à la province de Québec toute l'influence française en Amérique et préparant l'assimilation forcée de tous les éléments nouveaux qu'une politique d'immigration intensive attire sur nos bords.

Mgr Bourne, dans le discours désormais fameux qu'il a prononcé à l'église Notre-Dame de Montréal, a mis à nu un des côtés les moins connus du complot. Et si l'on rapproche de ses déclarations sur le rôle de la langue anglaise dans l'église canadienne, les déclarations, les actes de nos anglophiles les plus haut cotés, on peut voir quelle entente merveilleuse préside au mouvement qui nous encercle, ou peut voir avec quelle sûreté de doctrine on suit un à un les reculs de notre politique opportuniste et jouisseuse.

Il est vrai que dans le cours des événements d'heureuses indiscretions ont ouvert les yeux des plus optimistes, mais pas assez tôt pour que la politique d'absorption préparée contre nous n'ait eu le temps de nous enlever quelques bribes de patrimoine. Nous irons même plus loin dans l'épreuve avant que ne commence la réaction capable de sauver ce qui nous reste de liberté.

Les assimilateurs ont cru l'Ouest fermé à toute influence française le jour où l'égoïsme de quelques-uns de nos grands hommes y a donné le coup de mort à l'école française. Pas avant avons-nous entendu parler de la nécessité de nommer des évêques irlandais à Winnipeg ou à Régina.

Et quelle force ne devait pas avoir un mouvement qui

semblait vouloir reprendre, après cent cinquante ans, et avec plus de chances de succès, les tentatives assimilatrices de nos premiers gouverneurs. Il a suffi d'un vice-roi habile et de quelques politiciens ambitieux pour donner corps à un projet répondant d'une façon aussi complète aux secrets desseins des impérialistes de la métropole anglaise. Nous pourrions rappeler ici les cabrioles de notre politique au sujet de la politique impériale. Nous n'en avons ni le temps ni le goût.

Ce que nous voulons surtout signaler c'est l'assaut brutal porté contre nos institutions, contre les droits indiscutables de notre race. Ce que nous voulons montrer c'est l'appoint enthousiaste donné à un impérialisme qui est, au fond, une politique d'absorption, par un élément que nous arrachions à la famine et au cimetière, il n'y a pas cent ans, et qui, stérile dans ses idées comme dans son dévouement, oublieux des services rendus, âpre au gain, constitue dans l'église canadienne une sorte de juiverie cynique et accapareuse.

Que des gens chargés des missions les plus délicates, revêtus d'une autorité que, grâce à notre foi catholique nous ne songeons même pas à récuser, aient pu, non pas froidement, mais avec une ardeur voisine de l'enthousiasme, favoriser à notre détriment, au détriment de tout ce qui a fait la force de l'église en Amérique depuis trois cents ans, une doctrine qui a déjà rallié tous les ennemis du Pape, c'est ce qui a lieu de nous étonner. Les représentants de l'Eglise ont d'ordinaire une plus claire notion des enseignements de l'histoire et savent aussi, dans leurs relations avec les peuples catholiques, mieux respecter les tempéraments traditionnels des races. Il faut de graves raisons pour changer subitement l'orientation d'une église ; il faut des raisons bien autrement graves pour donner des pasteurs étrangers à un peuple qui a déjà au service de l'Eglise trois cents ans d'apostolat incessant et fructueux. Du reste, il n'est pas vrai que l'œuvre de nos apôtres, de nos missionnaires, ait pu être facilement oubliée. On s'en est souvenu, tout récemment, lorsqu'il a fallu donner un vicaire apostolique à des missions lointaines et trouver un nouveau pionnier de la civilisation chrétienne pour porter la lumière de l'évangile dans les régions que les "chapel-cars" de nos extensionnistes ne pourront pas atteindre avant un quart de siècle. Combien de ces preux apostoliques qui forment dans la province-sœur le noyau de la petite église anglicisante ont disputé à Mgr

Charlebois l'héroïque honneur de préparer, dans les larmes, les privations et la douleur, un nouveau royaume au Maître? La feuille du livre où l'on inscrirait les noms de pareils héros reste toujours blanche, et, sur la liste des missionnaires, c'est toujours un nom français que l'on ajoute.

Mais pour plusieurs les temps sont changés, c'est Mgr Bourne qui nous l'a dit à Montréal d'abord, puis à Londres, dès qu'il s'est retrouvé à l'ombre de son historique cathédrale. L'avenir appartient désormais, à ceux qui croient pouvoir avec quelques sacs d'écus conduire la religion, comme des stratégestes, une guerre, du fond de leurs fauteuils capitonnés. Nous ne voyons pas un abbé Burke, ni un abbé Roach, ni un Père McCann, ni un Père Whelan s'enfoncer dans les profondeurs sauvages de l'Athabaska! Cette besogne demande des mains plus rudes, des âmes plus frustrées, elle demande le dévouement intarissable des "scieurs de bois et porteurs d'eau" que Mgr Fallon fait mine de traiter avec un si souverain mépris. Ces messieurs auraient conquis tous les évêchés de la province de Québec qu'ils ne disputeraient encore à personne la tâche d'évangéliser les peuples sauvages et de porter la parole de Dieu plus loin que le terminus de nos voies ferrées.

Mais si dans le choix des chefs hiérarchiques les états de service ne comptent plus, si le nombre ne compte plus, si le progrès ne compte plus, si plusieurs siècles de fidélité ne comptent plus, qu'est-ce qui compte? En somme, on ne dépouille pas les gens d'une autorité glorieusement et honnêtement acquise sans leur dire en quoi ils ont démérité. Que si notre bonne foi a été surprise dans la formation d'un diocèse nouveau, on ne peut plus invoquer l'ignorance des faits et des conditions quand on traite d'un diocèse qui porte à Rome depuis cinquante années les fruits toujours plus abondants d'une foi française. Qu'il y ait lutte pour la suprématie entre deux groupes d'égale force et d'égal mérite dans les combats de la religion, cela se comprend; mais dans Ottawa où il y a trois français contre un catholique de langue anglaise, ce qui aurait pu être de l'émulation devient un empiètement, et que dans cette rivalité ce soit le petit nombre qui l'emporte, que ce soit l'élément stérile et décadent qui triomphe, voilà qui a lieu de surprendre. C'est l'indice de conditions nouvelles dont il faut rechercher la cause ailleurs que dans les vieilles traditions de justice que l'Église s'est

toujours efforcée de maintenir au-dessus des intrigues de parti et bien loin de la portée des politiciens. Cette cause nous l'avons déjà montrée sous ses cotés les plus saillants; elle n'a pas varié depuis le jour où notre Délégué Apostolique, appelé ici pour tout autre chose, jugeait bon de rallier tous les catholiques du pays au funambulesque projet du Parc des Batailles germé dans le cerveau impérialiste du vice-roi, et couvrait de son manteau romain les intrigues sournaises et les petits mémoires des irlandais catholiques d'Ottawa; nous l'avons reconnue au ton de certaine défense faite aux journalistes Canadiens-français de s'occuper de la question ruthène parce que cela gênait les projets assimilateurs de quelques bonnes âmes de Toronto; nous l'avons reconnue dans l'art consommé avec lequel on a cherché, jusque dans le grandiose acte de foi que fut le Congrès Eucharistique de Montréal, à rallier l'influence de l'Église aux théories impérialistes de la métropole anglaise. Mais on comptait sans l'élan populaire qui, dans l'église Notre-Dame, et à la parole enflammée d'un patriote, devait repousser une première fois cette nouvelle invasion de Fénians dans l'église canadienne.

Un philosophe a dit dans un ouvrage fameux (1) : "L'Angleterre et la Russie ont employé pour convertir l'Irlande et la Pologne des moyens que les nations catholiques n'auraient pas employés à leur place et qu'à notre avis le tempérament de la France n'aurait pas supportés."

On s'apercevra bientôt que notre tempérament, si débonnaire qu'il soit, repoussera lui aussi les moyens anglais ou russes qu'on veut employer contre nous. Cent cinquante ans d'épreuves et de luttes pour la conservation de notre caractère national nous ont aguerri contre les épreuves du présent. Et si nous avons pu, à certaines heures, manquer de courage et de fermeté, il reste toujours entre notre bonne volonté et notre devoir une frontière que nous ne franchirons pas.

Beaucoup d'assimilateurs, et bien autrement doués, et bien autrement puissants qu'un évêque Fallon et les quelques esprits étroits rangés autour de son trône épiscopal, ont passé dans notre vie. Nous avons semé des fleurs sur leurs tombes et c'est avec des paroles françaises que nous leur avons donné le pardon suprême. D'autres viendront qui, avec des moyens

(1) Paul Ribot. *Du rôle sociale des idées chrétiennes*, p. 349.

nouveaux, ne réussiront pas davantage à entamer nos rangs et à empêcher la grande semence chrétienne que nous distribuons depuis trois siècles dans l'Amérique du Nord.

J. L. K.-Laflamme

CHOSSES PRATIQUES

Examinez la date inscrite sur la bande de la REVUE. Si elle n'est pas le 30 AVRIL 1911, c'est que votre abonnement n'est pas payé. Vous nous rendrez service en nous envoyant sans délai tout montant du.—L'ADMINISTRATION.

Le Catholicisme en Angleterre

Cet article est spécialement reproduit pour servir à l'instruction de Mgr Fallon qui a fait l'audacieuse déclaration, dans son sermon, à la basilique de Québec, en août 1910, à l'occasion de la Convention de ses chers "Croisés du XXe siècle" les Chevaliers de Colomb, QUE DANS LES PAYS SAXONS COMME L'ALLEMAGNE ET L'ANGLETERRE, LES ENFANTS DE NOS JOURS NE VIVRAIENT PAS ASSEZ VIEUX POUR Y CONSTATER UN PROGRÈS CATHOLIQUE APPRÉCIABLE.

Il s'est produit en Angleterre, il y aura bientôt deux ans, en septembre 1908, une chose qu'on n'avait pas vue depuis plusieurs siècles : un légat du Pape a mis le pied sur le sol du Royaume-uni. C'était à l'occasion du mémorable Congrès Eucharistique de Londres. Dans la capitale de cette nation qui a gardé, entre toutes, la haine du *papisme*, les foules catholiques, immenses, ont défilé par les rues, et on les a laissées passer.

Un congrès papiste à Westminster ! L'Idée, l'idée seule de la chose, aurait paru, il y a cent ans, à peu près aussi extravagante que celle d'aller dire la messe dans une mosquée. Les temps ont changé là-bas, comme en Allemagne.

L'Eglise a été, en Angleterre, piétinée, coupée, brûlée : elle repousse. Pour apprécier tout ce qu'il y a d'inouï dans ces changements, il faudrait se rappeler la suite des terribles épreuves qu'elle a subies depuis quatre siècles, depuis qu'Henri VIII établit l'Eglise anglicane pour augmenter son trésor et son pouvoir. Cette Eglise anglicane est bâtie sur des ossements et des ruines. En fait de missionnaires, elle n'a connu que la potence et le bourreau. Henri VIII j unissait de mort tous ceux qui n'acceptaient pas les six articles de sa religion. Il n'a pas été le seul apôtre de ce genre.

Au commencement du XVIe siècle, les catholiques qui étaient surpris en train de célébrer leur culte étaient condamnés à des amendes écrasantes ou à la confiscation des deux tiers de leurs biens. Dans la première année de son

règne, en 1603, Jacques Ier fit ainsi condamner 6,000 catholiques. Quelques-uns de ces malheureux, à bout de résignation, conspirèrent. Le complot fut découvert, et châtié terriblement. Pour plus de deux siècles, les catholiques restèrent hors la loi, exclus des fonctions publiques, et furent même déchus de leur autorité sur leurs enfants.

Un peu plus tard, sous Charles II, le Parlement vota le célèbre *Bill du Test*, par lequel tout fonctionnaire devait jurer qu'il ne croyait pas à la présence du Christ dans l'Eucharistie.

Je ne rappelle que l'essentiel. Les catholiques anglais sont restés pendant plusieurs siècles des parias dans leur patrie, traqués, dépouillés, pendus par les gens du roi, et méprisés par le peuple qui les regardait comme des êtres inférieurs en moralité et en intelligence. A ce régime beaucoup de familles disparurent si bien qu'au moment où le XIXe siècle commença, il n'y avait guère plus de 150,000 catholiques dans ce pays où l'Église autrefois, avait compté ses enfants par millions. Et voici le tableau lamentable de ce catholicisme anglais en 1800 : "pas d'évêques, mais quatre vicaires apostoliques, comme en pays de mission. A peine 400 prêtres, vivant presque cachés et n'osant porter un costume qui révélât leur caractère. De rares chapelles qui, sans signe extérieur, se dissimulaient dans les coins obscurs des villes. Rarement une grand'messe ou un salut du Saint-Sacrement. On n'osait dire : aller à la messe ; on disait : aller aux prières..."

Ceci se passait il y a cent ans. Mesurons le chemin parcouru. En 1800, le Parlement irlandais fut réuni au Parlement anglais, et dès lors il devenait difficile de ne pas admettre les catholiques au Parlement. L'illustre O'Connell agita l'opinion, et après des efforts acharnés il triompha. En 1828, l'orateur catholique entra au Parlement anglais, L'année suivante, le succès était complété par le vote d'un bill qui, après des siècles, ouvrait aux catholiques les fonctions du Saint-Sacrement. On n'osait dire : aller à la messe ; on disait : aller d'Irlande, et lord-chancelier d'Angleterre. Cette année 1829 était ainsi marquée d'un événement capital. Les catholiques anglais étaient affranchis. Ce n'était que la première étape des triomphes.

On a dit que la présence en Angleterre, pendant la Révolution, de beaucoup de prêtres français émigrés, enleva à nombre d'Anglais leurs absurdes préjugés contre le catholicisme.

C'est quelque chose d'analogue qui se passe aujourd'hui dans les pays protestants où nos religieux ont dû se réfugier. Les sectaires croient disperser, ils sèment.

Le fait est qu'à ce moment-là une foule d'Anglais sérieux furent frappés du contraste qu'il y avait entre nos prêtres martyrs de leur foi, et leurs prêtres anglicans qui vivaient grassement, paresseux, indifférents, occupés de voyages et de sport. On se mit à s'inquiéter des choses religieuses. On relut l'histoire de l'Eglise, on étudia les textes. Dans ces travaux, les universités étaient les plus actives, surtout celle d'Oxford. Là, deux hommes se distinguaient par leur ardeur, le Dr Pusey, professeur d'hébreu, et son ami, Newman, *tutor* au collège de Balliol.

Le rêve de ces hommes était de régénérer l'anglicanisme. A ce moment-là, ils croyaient la chose possible. Ils écrivirent une foule d'articles dans les revues ; puis ils répandirent partout des feuilles volantes et des brochures, qu'ils appelaient des *tracts*. Le premier parut le 9 septembre 1833.

En 1840, dans un de ces tracts, Newman, admirablement sincère, osa déclarer que les 39 articles de l'Eglise anglicane ne lui paraissaient pas en contradiction avec la foi catholique. Newman fut censuré, mais refusa de se rétracter.

Il se trompait pourtant, et il eut bientôt l'occasion de le constater, quand le gouvernement anglais créa un évêché protestant à Jérusalem et choisit comme titulaire un luthérien : c'était la preuve de ce que Newman avait refusé de croire : le luthérianisme et l'anglicanisme se ressemblaient. Alors Newman, édifié, quitta Oxford. En 1843, il résignait ses fonctions de curé. En 1845, il entra dans l'Eglise catholique, suivi par la plupart de ses amis.

Newman est le plus connu des convertis anglais. Son exemple éclatant décida des centaines d'âmes, tourmentées des mêmes angoisses, à se réfugier dans le même asile. Aussi en 1850, le pape Pie IX crut le moment venu de faire un acte solennel : il rétablit en Angleterre la hiérarchie catholique abolie depuis Henri VIII. Le peuple fit des manifestations violentes. La presse déversa des torrents d'injures contre le papisme. Mais les manifestations et les torrents d'injures passèrent, et l'œuvre de Pie IX resta. Le mouvement de conversions ne fit que s'accélérer en 1850 et 1851. Entre autres celle de l'illustre Edouard Manning, archidiacre de Chichester. Son évêque l'avait invité à présider un meeting

anticatholique ; il refusa, démissionna, et courut à Rome abjurer.

Ainsi, moins de vingt ans après avoir été débarrassé de ses chaînes, le catholicisme, par la seule force de la vérité, était devenu un grand conquérant, devant lequel les âmes les plus nobles venaient s'agenouiller. Et le redoutable anglicanisme, que devenait-il, lui pendant ce temps ? Il se décomposait à vue d'œil. Dès qu'il a été obligé de se débattre seul, sans le secours de la hache et des lois d'exception, il a bien fallu reconnaître que cette invention d'Henri VIII n'avait jamais été qu'un fantôme. Et ce fantôme est en train de s'évanouir et de retourner à son néant.

Ce malheureux anglicanisme est atteint de trois maladies toutes mortelles. Il a d'abord la maladie de tous les protestantismes officiels d'aujourd'hui, la maladie du libéralisme : il est devenu la *broad Church* ; la "large Eglise", où l'on fait entrer n'importe quoi, et où l'on est à l'aise pour nier, comme les pasteurs allemands, jusqu'à la divinité du Christ. Tel nie la régénération par le baptême ; tel autre la rédemption, tout simplement. Ce fut le cas, en 1861, de Colenso, évêque du Natal. Vous pensez qu'il fut excommunié ? Non pas, ce sont des procédés papistes. Colenso, en 1883, célébrait tranquillement le trentième anniversaire de sa consécration épiscopale. Voilà qui s'appelle être large. La "large Eglise" est comme un vin trop mouillé et comme une sauce trop claire : on n'en sent plus le goût.

Il y a des anglicans, et beaucoup, auxquels cela ne plaît pas, et qui vont ailleurs. Tous ces déserteurs, épris d'une certaine ardeur de foi et scandalisés par les mensonges de l'Eglise officielle, se réfugient dans quelque secte, dans une de ces sectes qui pullulent en territoire anglais. En 1907, une statistique établissait que près de la moitié de la population pratiquante d'Angleterre appartient aux églises libres, baptistes, wesleyens, méthodistes primitifs, méthodistes calvinistes, méthodistes libres unis, et autres méthodistes, car il faut bien que j'en passe, ils sont trop. L'Eglise officielle n'a pas plus de deux millions deux cent vingt-trois mille membres effectifs, c'est-à-dire réellement pratiquants. Voilà l'état de ce fameux anglicanisme, que trois cents ans de persécution acharnée ont essayé d'imposer à un peuple !

Si encore ce peu qui reste d'anglicanisme était intact et résistant ! Mais non. Une dernière maladie le mine, et

celle-là plus terrible que les autres, celle qu'on appelle là-bas le "romanisme". Autrement dit, il est en train de céder peu à peu l'irrésistible attraction du catholicisme, qui, à bref délai, l'absorbera.

Pie IX disait que le Dr Pusey était semblable au pont sur lequel on passe, mais qui, lui, ne passe pas. C'est vrai, il y a là, une chose étrange, ce pauvre Pusey, qui croyait à la présence réelle, ne put jamais se décider à la conversion, et il est mort dans les angoisses en 1882. Mais sa doctrine, le *puseyisme*, a encouragé beaucoup de protestants à faire la démarche devant laquelle il a reculé. C'est ce *puseyisme* qui nous expliquera, prochainement, comment l'Eglise anglicane, pour subsister, pour se sauver de la ruine, est de plus en plus réduite à se faire le singe de l'Eglise catholique.

On dit que l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. On peut dire que l'anglicanisme d'aujourd'hui n'est qu'un hommage au catholicisme. Il n'est pas facile de distinguer la copie du modèle. Et c'est drôle, quand on songe que cette copie méprise ce modèle. Le singe fait des grimaces au miroir.

Aux beaux moments du *puseyisme*, on a vu se former plus d'une communauté très analogue aux communautés catholiques. Par exemple, un curé de Plymouth, Prynne, dirigea un couvent de femmes dont la règle était simplement calquée sur celle de saint Ignace. Un des offices était la prière pour les morts, ce qui impliquait la croyance au purgatoire. Plusieurs de ces communautés, après avoir vécu un certain temps dans cette équivoque, se sont décidées à être logiques, c'est-à-dire catholiques.

Cette logique des choses, il faut bien, un jour ou l'autre, se rendre à elle. C'est pourquoi le *puseyisme* a engendré ce qu'on appelle le *ritualisme*. Le culte, qui avait été aboli ou diminué par la Réforme, est ressuscité. Les statues ont réapparu, et les bannières, et les célébrants revêtus d'ornements romains, et les autels avec des croix et des cierges, et les processions, et les cantiques, et l'exposition du Saint-Sacrement, bref, toutes les "horreurs" que la Réforme avait maudites. En plusieurs choses, il y a eu plus qu'une imitation, une exagération des usages catholiques, à tel point que les pouvoirs publics et le Parlement lui-même ont fini par s'en émouvoir. En 1873, le ministère Gladstone, qui était favorable aux ritualistes, tomba. Le ministère Disraeli, qui lui

succéda, fit voter un bill, le P. W. R. A. (Public Worship Regulation Act), pour enrayer ces tendances. Le bill n'a pas arrêté les progrès du ritualisme, et rien aujourd'hui ne peut lui faire obstacle.

Pourquoi? Parce qu'une force fatale pousse l'anglicanisme dans cette voie; parce que cette religion bâtarde doit subir l'ascendant d'une religion forte et organisée. Elle lui prend une à une ses cérémonies, ses sacrements; elle ira plus loin encore. Elle a maintenant ses petits conciles, qui s'appellent les *synodes pananglicans*. Elle a même failli avoir un pape, tout bonnement. Son chef, l'archevêque de Canterbury, a tenté d'établir sa suprématie sur les cent soixante-deux évêques anglicans de l'univers. En 1880, il annonçait qu'il se déchargeait de l'administration de son archidiocèse sur l'évêque de Douvres, pour s'occuper des intérêts plus généraux. La tentative a échoué, et c'est un peu dommage. Il aurait été amusant de voir l'Angleterre, qui a maudit pendant des siècles le papisme romain, finir son aventure en se fabriquant un papisme de Canterbury.

En mars 1908, dans la *Revue catholique des églises* — membre du clergé officiel, le Rév. Lacey, avouait qu'environ 12,000 prêtres anglicans, c'est-à-dire la moitié de ce clergé, étaient imbus de *romanisme*. "Quant au mouvement catholique, disait-il, il prend chaque jour plus de force dans l'église d'Angleterre. Il n'est plus aujourd'hui le mouvement d'une section, mais de l'église entière... Les idées catholiques ont pénétré jusque chez les élèves de nos collèges évangéliques." Ce témoignage en dit assez.

Une pareille situation est tellement merveilleuse que beaucoup de gens s'obstinaient à ne pas la voir. — Il a fallu le Congrès Eucharistique de Londres pour la faire éclater à tous les yeux.

Ce congrès, le dix-neuvième de ce genre, a été tenu à Westminster, du 9 au 13 septembre 1908. Personne n'a perdu le souvenir des réunions de l'Albert-Hall, et de l'entrée triomphale dans la cathédrale du légat, le cardinal Vincent Vannutelli, entouré de cinq cardinaux, de près de cent archevêques et évêques, de vingt abbés, de deux mille prêtres, et d'un immense foule en délire. C'est là qu'on a vu cette procession de vingt mille enfants, du quai de la Tamise à Westminster; et puis, un dimanche soir, cette autre proces-

sion après laquelle, du haut du portail de la basilique, le légat bénit trois fois la foule et la cité de Londres.

Celui qui avait lu l'histoire et à qui il était donné, en ces jours-là, de contempler un tel spectacle ; celui qui songeait à tant de persécutions et à la vie de bêtes traquées que les catholiques, moins de cent ans auparavant, menaient sur cette terre anglaise ; celui-là ne pouvait retenir ses larmes, ni s'empêcher d'être confondu par les miraculeux retours des choses que Dieu réserve en ce monde à son Eglise militante. Tous pleuraient, de joie et d'espoir, quand Mgr Amette s'écria : "Comme le divin Sauveur, cette église ressuscite aujourd'hui, après trois jours, qui sont trois siècles."

Ce congrès, en frappant les âmes, a provoqué un nouveau mouvement de conversions. Deux mois après, en décembre, M. Aston, un des membres les plus brillants de l'Université de Cambridge, abjurait ; puis la supérieure du couvent anglican de Sainte-Catherine, à Londres. Toute la communauté l'a imitée bientôt, et le 1er avril de l'année dernière, la première messe catholique a été célébrée solennellement dans l'oratoire du couvent.

On ne peut songer à raconter tous ces faits de conversion qui se multiplient de plus en plus, et qui grossissent chaque jour la troupe des fidèles. Au lieu des cent cinquante mille catholiques et des quatre cents prêtres que l'on comptait en Angleterre au début du XIXe siècle, ce sont maintenant dix-sept évêques, plus de trois mille prêtres, et près de deux millions de fidèles. Il est juste de reconnaître que beaucoup sont des Irlandais émigrés en Angleterre.

En présence de cette prospérité, il est question, depuis un certain temps, d'établir un patriarcat en Angleterre, comme pour les Eglises unies d'Orient. Ce serait un acheminement vers cette union qui ne peut tarder beaucoup, et que tous désirent.

Quant à la situation sociale, civile, des catholiques, elle n'est pas à comparer à ce qu'elle était. Deux fonctions seulement, ai-je dit, leur restaient interdites depuis 1829, celle de lord lieutenant d'Irlande, et celle de lord chancelier d'Angleterre. En 1891, Gladstone a essayé de faire disparaître ces deux incapacités ; son bill a été rejeté par les Communes, en 1897. Mais, l'année dernière, un député irlandais, M. Redmond, a repris la motion et le bill a passé. L'émancipation est donc complète.

On a même songé à supprimer le seul vestige qui reste du vieux régime d'intolérance, la formule du serment royal d'accession au trône. Cette formule étant offensante pour les catholiques, M. Redmond en a demandé l'abolition ou la modification, et M. Asquith, en mai 1909, a été obligé d'accepter le principe du projet.

Il est certain que le serment royal n'a plus aucune raison d'être blessant pour les catholiques. La royauté anglaise a désarmé ; elle a renoncé au rêve d'Henri VIII. Lors de l'assassinat du roi de Portugal, le roi et la reine d'Angleterre ont assisté, en grande pompe, à une cérémonie catholique dans l'église de Westminster, et cela non plus ne s'était pas vu depuis des siècles.

A la mort d'Edouard VII l'illustre archevêque de Westminster, Mgr Bourne, rappelait avec raison que le souverain défunt avait montré une courtoisie particulière envers le pape Léon XIII, et une bienveillance extrême pour ses sujets catholiques. Aussi les catholiques anglais se sont associés de tout cœur au deuil national, et un service a été célébré en son honneur, il y a deux mois, à Paris, dans l'église Saint-George, dont il avait posé la première pierre quand il était prince de Galles. L'héritier de Henri VIII, fondateur de chapelles papistes ! Où en sommes-nous ? Cela fait songer à Guillaume II donnant des terres aux catholiques de Terre sainte. A quoi pensent tous ces souverains protestants ?

Faut-il rappeler que le lord-maire de Londres est un catholique ? que le plus haut dignitaire du royaume après le roi, le duc de Norfolk, grand maréchal héréditaire, est un catholique, et même le chef des catholiques anglais ?

Actuellement, l'Angleterre, qu'elle le veuille ou non, est une grande puissance catholique, comme l'Allemagne. Avec ses colonies, elle compte 22 provinces ecclésiastiques, 149 évêques ou vicaires apostoliques, et 14 millions de fidèles attachés à Rome.

Il y a quelque chose, en Angleterre, que l'on peut regarder comme un symbole de cette résurrection triomphale de l'Eglise ; c'est la jeune cathédrale de Westminster, le plus beau monument religieux de Londres, planté au cœur même de la ville. Cette cathédrale avait été projetée par le cardinal Wiseman, puis préparée par le cardinal Manning, enfin bâtie par le cardinal Vaughan. Elle est ouverte au culte depuis de longues années déjà, mais, suivant les règles canoniques,

la consécration a dû en être ajournée jusqu'au moment où toute dette grevant l'entreprise aurait été éteinte. Ce moment est venu, et les fêtes de consécration ont eu lieu tout récemment, dans la dernière semaine de juin, sous les auspices du primat d'Angleterre, Mgr Bourne.

Cette solennité était encore une chose nouvelle. Car depuis Henri VIII, aucune église n'avait été consacrée en terre anglaise selon les vieux rites. Ceux qui viennent d'assister, dans l'immense vaisseau de la cathédrale, aux pompes de ce cérémonial qui avait disparu au temps de Luther, ont retrouvé leurs émotions d'il y a deux ans, au congrès eucharistique. Ils ont senti qu'un fil, après d'autres fils, se renouait. Et ils se sont fortifiés dans la certitude que si les progrès du catholicisme en Angleterre ont été extraordinaires au cours du XIXe siècle, ils sont pourtant peu de chose en comparaison de ce que l'avenir promet. C'est toute une immensité qui s'ouvre devant lui, et qu'il va conquérir.

Il faut toujours en revenir à notre Eglise de France, puisque enfin nous ne cherchons ici, dans l'étude des choses étrangères, que des encouragements à la patience et à l'espoir. Et je crois donc qu'il faut ici redire ce que l'archevêque de Paris proclamait en 1908, devant les foules enthousiastes de Westminster, lorsqu'il comparait la vaillante Eglise d'Angleterre au Christ ressuscité: "L'Eglise de France, disait-il, traverse, elle aussi, des temps mauvais, mais ses tribulations sont loin d'égaliser celles de l'Eglise catholique d'Angleterre, et les Français n'attendront pas trois siècles le jour de la liberté religieuse."

Henri Dartevél.

Ceux qui désirent se procurer une série complète de la REVUE FRANCO-AMÉRICAINÉ **aux prix actuels** (voir annonce) feront bien de se hâter.

Il ne nous reste que **8** séries complètes.

L'ADMINISTRATION.

Ah ! Ils sont sortis !...

Mon Cher Directeur,

Croyez-vous que mes documents les ont un peu fait sortir de dessous les herbes nos petits fallonisants? On dirait que ma lettre a jeté subitement une si grande lumière sur la question qu'elle a ébloui jusqu'aux patriotes eux-mêmes. Et il a été assez amusant, par exemple, de voir nos excellents amis, le "Soleil" et "l'Action Sociale", le premier pour y mêler son petit grain de gros sel politique et l'autre pour calmer sa conscience, chercher à prouver que, dans les déclarations de Mgr Fallon, les petits passages qui les concernaient plus spécialement, étaient apocryphes! Peine inutile; Mgr Fallon a bel et bien mentionné "l'Action Sociale" parmi les mauvais journaux de la province de Québec. Il faut même lui tenir compte de ne pas avoir ajouté à l'injure l'insulte, en lui associant le "Soleil", la "Vigie", et toute la confrérie des journaux politiques!

Il est vrai que Mgr Fallon a jugé bon dans sa *bombe*, de retrancher l'"Action Sociale" de la liste des journaux abhorrés. C'est qu'il s'est aperçu que sa colère avait attrappé au passage et assez rudement malmené une institution fondée par un confrère, évêque et *Knight* comme lui. Il n'a pas retranché la "Nouvelle France" dont le siège placé à l'archevêché de Québec, aurait dû, au moins, la protéger contre tout soupçon de connivence avec le Grand Orient ou la défunte Emancipation de Montréal! Tant il est vrai que quand on commence à prendre du galon on n'en saurait trop prendre!

Et puis quelle peine prend-on d'éplucher les paroles ou les écrits de l'évêque de London? On n'y trouve pas une partie qui ne contredise l'autre. Tout ce qui en reste c'est une immense et maladroite indiscretion qui nous livre enfin, à nous et à nos aveugles volontaires, la trame du complot ourdi contre notre existence nationale. Quos vult perdere..... etc.

C'est tout de même joliment instructif que tout ce qui se passe depuis quelques semaines! Si, au moins, l'on pouvait

profiter de cette rare occasion qui nous est donnée de nous instruire et de nous garer ! Car ce beau tapage ne durera pas, et bientôt tout ce qu'il y a d'influence irlandaise au pays va s'unir pour faire cesser le trop turbulent évêque de London. On va lui faire comprendre que c'est dans l'ombre que le meilleur travail se fait. N'allons pas croire qu'il soit le seul évêque irlandais à concevoir le beau projet d'abolir la langue française au Canada. Il nous le dit lui-même par la plume de son ami Hanna : "*les évêques s'étaient réunis récemment et avaient formulés des résolutions et que bientôt une députation représentant cette réunion épiscopale se rendrait auprès du gouvernement et lui soumettrait leurs vues ; qu'ils avaient résolu de mettre cette affaire au rang d'une question qui prime toutes les autres, en autant qu'elle les concerne eux et leurs subordonnés*". Ils sont donc tous les mêmes. Mais ce qui a fait sortir Mgr Fallon de l'ombre où se cachent ses prudents confrères irlandais de l'épiscopat, c'est cette réception grandiose faite aux *Knights of Columbus*, par la ville de Québec, c'est cet entourage constant de naïfs Canadiens-Français, enrôlés dans la "Colombinerie", cette réclame à outrance du fameux "Sermon aux Croisés". Alors il a passé en revue tous les avantages obtenus par les siens :

Laurier confiant à Fitzpatrick le *soin* de rendre justice aux Canadiens-Français du Manitoba et de l'Ouest ;

La préférence marquée des Délégués romains ;

La nomination d'un évêque irlandais au Sault-Sainte-Marie ;

La prise de possession du trône archiépiscopal d'Ottawa ;

L'Université d'Ottawa livrée à un conseil en majorité irlandais ;

L'élection d'un maire irlandais dans la ville française de Montréal ;

La ville de Québec elle-même, livrée à ses compatriotes qui ont quatre sur six présidents de comité et dont le prochain maire sera sûrement irlandais ;

Puis, "the last but not the least", le drapeau irlandais hissé au premier rang sur l'Hôtel de Ville de Montréal.

Et j'en passe !

Le patriotisme de Sa Grandeur n'a pas pu résister à tant de manifestes préférences du ciel en faveur de la race irlandaise et Elle s'est dit : "Dieu Nous a clairement désignée

“ pour détruire en ce pays la race ennemie des Français.
 “ Nous n’aurons qu’à lever le “gros bras” (style Hanna)
 “ pour écrabouiller toute cette vermine”.

Imaginez, si vous le pouvez, l’étonnement de Sa Grandeur Mgr l’évêque catholique Fallon quand il s’aperçut de la résistance de l’élément français. Mais ce qui a porté le comble à son étonnement c’a été la petite résolution que des *Knights of Columbus*, ses chevaliers à lui, ses “chers croisés” ont adoptée demandant au Grand Knight Flaherty de faire taire leur trop bruyant “frère” de London! Comme tous les grands esprits ce Haut Gradé prêche l’obéissance aux chefs, la concorde entre chevaliers, mais autre histoire est d’obéir.

“Ah! Ah! vous me lâchez, vous aussi, s’est-il écrié. Je vais vous montrer que j’ai d’autres amis que vous, et pas plus tard que tout de suite. A moi les Bourne, à moi les Sproule, à moi tous les Knights of Columbus qui ne sont pas des Trois-Rivières, à moi les Orangistes, à moi les Sbarette, à moi les Puritains, à moi, à moi!”

Et ils sont tous venus: Anglais fanatiques, Orangistes, envieux de toutes races et de toutes sectes, Irlandais catholiques, ont fait boule pour appuyer dans sa guerre sainte ce nouveau Mahomet fraîchement débarqué de son long pèlerinage à Buffalo!

Mgr Bourne aussitôt rendu à Londres, et à 3,000 milles de Bourassa, reprend sa thèse de la nécessité d’angliciser notre pays! Il ne manque plus qu’une chose, le coup de pied de l’âne que le “Tablet” nous a donné dans le question des écoles du Manitoba, et l’apparition de nos historiques *dé-fenseurs*: Fitzpatrick, Russel, Sifton, Sproule, etc. Je respecte trop ma race pour écrire ici les noms des Canadiens-Français qui méritent de marcher dans cette procession et qui y marchent.

Ah! quel mélange, mes amis! Le haine de tout ce qui est français et l’admiration béate de tout ce qui est anglais—non, de tout ce qui est renégat—ont groupé tous ces farceurs. Le même fanatisme les a enfumés, comme on fait aux abeilles, pour leur donner la même senteur et pour qu’ils se reconnaissent dans leur lutte contre nous. Au-dessus de leurs fronts également étroits, vous reconnaissez la même cocarde.

Allez-y gaiement, messieurs. Si ça vous amuse, ça ne nous déplaît pas trop. On vous a vu le dos sur trop de

champs de batailles pour que nous redoutions la politique tortueuse dont vous payez notre hospitalité. L'arme que vous amorciez contre nos institutions vous a éclaté dans les mains au bon moment.

Prenez-en votre parti, nous sommes, nous restons et nous resterons les Français d'Amérique. Nous avons donné trop de preuves de loyauté à l'Angleterre pour qu'elle s'arrête aux déclamations des diplomates à courte vue que sa politique, et trop souvent notre religion, nous ont donnés. Il y a encore au Canada, Dieu merci, assez d'esprits éclairés et de consciences droites pour nous donner raison et nous venger des convoitises de tous les parasites de l'empire. "Dieu et mon droit" lisons-nous sur les armes royales. C'est une garantie pour les droits de tous. Nous voulons encore nous en tenir là. Les Etats-Unis ont pensé de même jusqu'au moment où la métropole... a *préféré* reconnaître leur indépendance.

Quant à ce qui arrive, ce n'est rien de nouveau malgré le ton inattendu et la soudaineté de l'attaque. C'est l'histoire qui continue. Et pour une misère catholique que nous apportent les Irlandais nous pourrions faire une longue liste de celles qu'ils nous ont causées partout où ils se sont trouvés sur notre chemin autrement que pour nous demander du pain et un gîte.

Ils ont persécuté et persécutent les nôtres en Acadie. Ils les persécutent aux Etats-Unis; ils conspirent contre nous dans l'Ouest; ils les ostracisent dans Ontario, au point que dans un diocèse comme Alexandria aux trois-quarts canadien-français il n'y a pas un seul prêtre de notre race. La récente échauffourée d'un Fallon vient de nous montrer ce qu'il faut attendre d'eux jusque dans la formation de nos enfants.

J'ai entendu des Irlandais distingués proclamer la dette de reconnaissance contractée par leurs pères envers nous. On a cru qu'ils parlaient grec. La reconnaissance des assimilateurs? Mais ils nous tenaient en suspicision même quand nous les défendions contre l'invasion américaine et contre les Fénians; même quand nos prêtres et nos religieuses allaient, au risque de leur vie, au risque d'attrapper la plus dégoûtante en même temps que la plus ridicule maladie, les sortir par les oreilles d'un tas immonde de pestiférés atteints du choléra et du typhus. Vous en trouverez parmi les plus ardents à nous

combattre dont les pères ont été recueillis et élevés par des familles canadiennes-françaises de la province de Québec.

Et ce sont ces gens-là qui s'unissent pour nous détruire, et parmi les plus hardis nous voyons exactement ceux qui invoquent un malheur plusieurs fois séculaire pour s'excuser d'avoir consenti à l'apostasie lamentable de leur langue maternelle. Renards à la queue coupée !

Mais, direz-vous, qu'est-ce qu'il faut faire ? Quand tous les moyens seront épuisés et ils sont bien près de l'être, il en restera encore trois : la trique, la trique, la trique !

Et si nous sentions que nous allons manquer de courage, retournons à notre histoire. Nous y puiserons des leçons de force et de fierté qui nous porteront à rester sur nos deux pieds en face de l'ennemi. Nos adversaires eux-mêmes peuvent nous rendre ce témoignage que, si nous avons l'épiderme peu sensible, nous finissons quelquefois par parler ferme et au besoin "sortir de notre caractère". Nous ressemblons assez à cette bonne bête dont parle le fabuliste :

Cet animal n'est pas méchant
Quand on l'attaque il se défend.

Pour ma part, ce qui arrive ne m'étonne ni ne m'effraie. Je puis voir par le ton des journaux que les oreilles nous chauffent, que la moutarde nous monte au nez. C'est le salut !

Le peuple canadien est un peuple débonnaire, et, pour me servir de l'expression d'un européen, c'est un peuple de "bonnes gens". Mais l'on devra cesser bientôt toutes les tracasseries pratiquées par tous ces farceurs qui veulent notre bonheur, malgré nous, ou gare à la casse ! Et ceci n'est pas une vaine menace. La population des Français en Amérique était, en 1763, de 63,000. En 1863, elle était d'au delà de 1,500,000. Nous nous étions plus que vingtplés, dans le seul espace d'un siècle. Aujourd'hui, il y a des groupes canadiens-français, à part la province de Québec qui fournit les pionniers, partout où les grands explorateurs que furent Champlain, Joliet, Marquette, la Salle, de la Verandrye, etc., plantèrent le drapeau de France en prenant possession du pays. C'est notre race qui s'empare du sol, de son sol, dans notre pays. Dans cinquante ans l'Acadien sera rentré en possession complète de son patrimoine, les provinces maritimes. Les Canadiens-Français de l'Ontario

seront en majorité, non seulement au point de vue religieux, mais encore sur toutes les autres nationalités. Dans l'Ouest, toutes les générations d'émigrants européens auront enfin mis en culture les magnifiques plaines que nous leur rachèterons, comme nous avons fait dans les cantons de l'Est; Province de Québec, et comme nous le faisons actuellement dans le nord de la province d'Ontario. La race française en Amérique en se vintuplant, et tout prouve que c'est ce qu'elle est en train de faire, pendant le siècle qui s'écoule de 1863 à 1963, atteindra 30,000,000 et aura reconquis tous ses droits. (1) Et si l'on ne compte que sur les émigrants pour nous noyer (il en est venu au delà de 2,500,000 pendant les 20 dernières années), l'on se trompe grandement.

Les assimilateurs vont dire que tout ceci est un rêve. C'est possible, mais ce rêve nous plait. Il vaut bien, dans tous les cas, celui qui veut escompter dès aujourd'hui notre disparition comme race.

Cela pour démontrer combien on se trompe dans certains quartiers, soit à Londres, soit à Rome, et aussi pour renseigner les politiques anglais comme les diplomates romains.

Aux politiques anglais nous rappellerons comment ils ont perdu leur magnifique colonie des Etats-Unis. Là l'Angleterre a voulu imposer *de force* des taxes onéreuses, d'où révolution et indépendance. Ici, l'on s'y prend d'une autre façon pour arriver au même résultat, c'est l'impérialisme insatiable qui, par ses agents vice-royaux, nous impose un surcroît de dépenses disproportionné avec les ressources et la population du pays, sans compter l'impôt du sang qui suivra le premier, c'est l'impérialisme qui, plus tard, quand le peuple verra l'approche de la banqueroute, amènera la révolution de tous les canadiens. Et quelle est l'étincelle qui fera éclater cette révolution? Peut-être un simple incident comme celui soulevé par l'évêque de London, car il y aura peut-être encore quelques évêques irlandais dans ce temps-là. C'est alors que l'on déplorera les tracasseries suscitées par les

(1) "Dans le dernier chapitre de *la France transatlantique*, M. Sylva Clapin suppose que si aucune querelle, aucune guerre civile ou religieuse n'éclate entre Franco-Canadiens et Anglo-Canadiens, "la montée sûre et silencieuse de la France transatlantique" se poursuivra à travers les forêts et les prairies du nouveau monde. A la fin du siècle prochain, les Canadiens-français compteront 40,000,000 d'âmes..." M. L. LANIER. *L'Amérique: Choix de lecteurs de géographie*. Typ. Belin frères, Paris, 1893.

jeunes prélats romains que l'on aura chargés d'étudier le jeu délicat de la diplomatie au dépens d'un peuple de "bonnes gens".

La vitalité avec laquelle votre vaillante revue aborde nos perfides coréligionnaires irlandais, et la constance de ses succès, sont la meilleure réponse au sectarisme qui prétend détruire la race française, en Amérique, et affirme, à qui veut l'entendre, que, d'ici peu, la langue française sera lettre morte et s'en ira prendre place dans la fosse où l'Angleterre a jeté la langue irlandaise.

Déjà, nous le constatons, un mouvement de recul s'accuse chez nos ennemis. On s'aperçoit que l'on a donné des pavés à des ours, en leur mettant des pouvoirs en mains.

Le pavé de l'ours est surtout nuisible—heureusement—aux amis de ceux qui le lancent. Il nous fallait ces mesquines persécutions et nous savons gré à ces Robespierrots irlandais qui, en voulant lécher la botte de leurs maîtres, nous réveillent de notre apathie, nous découvrent notre bonhomie et, par conséquent, font nos affaires.

La cause qu'ils défendent, grâce à eux, s'empreint de grotesque et d'odieux à la fois, et nous leur devons, en grande partie, la hausse sensible du nationalisme.

Toutefois, faisons œuvre de Français jusqu'au bout et montrons à ces haineux, par l'entremise de notre cousin le bon La Fontaine, que la charité nous oblige à les avertir qu'ils perdent leur temps. Le fabuliste nous raconte qu'un serpent pénétra un jour dans la boutique d'un horloger, où il essaya de ronger une lime. Celle-ci, sans se montrer en colère, lui fit remarquer l'impuissance de ses morsures, et le bonhomme ajoute :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux ouvrages?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant (1)

Michel Renouf

P.S.—Si vous me le permettez, M. le directeur, j'aurai encore quelque chose à dire à vos lecteurs, le mois prochain.

M. R.

NOTE DE LA RÉDACTION.—Allez-y, M Renouf!

(1) *Le serpent et la lime.* V., 16.

Le Valet de ferme

Maître Halapié qui, en soixante années de travail et de bonne chance avait économisé de quoi acheter la ferme des Aubriers ; paysan de vieille race, prudent et observateur, racontait volontiers comment il avait embauché ce grand valet qu'on voyait rire parfois, mais qu'on n'entendait presque jamais parler.

“ J'eus besoin d'un homme vers la Saint-Jean d'été d'il y a deux ans et je n'en trouvai pas dans la commune ni dans les communes voisines. Ils sont rares de plus en plus, bien que les coureurs, quêteurs de pain, preneurs de grenouilles et, au fond la peste des campagnes, passent comme fourmis dans nos chemins. J'attelai donc mon cheval Abricot, celui qui ne voit que d'un œil, mais qui a trois bonnes jambes, la quatrième étant, sauf votre respect f...huc, et je m'en fus à la ville, au cabaret des Vieilles-Halles. Là, sur les marches qui descendent dans la rue on rencontre, comme vous savez, les gars de ferme sans ouvrage, ceux qui veulent se faire embaucher pour l'année entière, et les métiviers qui ne cherchent que le travail de l'été. Il y a toujours quelqu'un assis tranquille, au chaud ou au froid, et on les reconnaît à une feuille de chêne qu'ils mettent à leur chapeau ou au coin de leur lèvre. Moi, je les regardais de loin je faisais mon choix en m'approchant. Mais autant dire que le hasard vous sert, car personne ne répond pour eux ; ils viennent de partout où un homme peut naître ; ils ont toutes les figures que le bon Dieu permet et tous les défauts qu'il laisse vivre. J'en visai un qui était tout en os, avec des joues aussi sèches que celles d'un poisson, une peau brûlée, un grand nez et des yeux qui ne remuaient point. Je lui dis :

—Veux-tu te louer ?

Il ne répondit pas.

—Je t'offre vingt pistoles à l'année, nourri comme moi.

Il répondit : oui.

—As-tu des papiers ?

Il ne répondit pas.

—T'en viens-tu tout de suite ?

Il répondit : Oui.

Je le gageai, comme je raconte, parce que mes foins étaient en danger. Il a fait avec nous la moisson, les labours, les her-

sages et je peux vous dire que, d'une certaine manière, je ne me suis pas trompé. Il est fort. Dans les faucherics, il abat son sillon de froment sans s'arrêter, sans seulement passer la manche sur son front. Il a le talent de faire marcher les bœufs. Vous dire comment il s'y prend, je ne le saurais. Il va tout droit à côté d'eux, son aiguillon sur l'épaule sifflottant. Et les bœufs tirent la charrue deux fois plus vite que quand je les conduis ; ils se dépêchent comme un lièvre qui a vu l'aspic. Mais je ne le connais pas mieux qu'aux premiers jours. C'est un homme qui ne parle jamais. Après le dîner de midi, il s'enferme dans sa chambre. Compte-t-il son argent ? Je n'y vais pas voir. Il nous rattrape dans les champs. Et puis, deux dimanches dans l'année, sans prévenir, il nous a quittés à la première heure ; il est revenu le lendemain matin et, ces deux jours-là, il avait de la poussière noire sur ses habits comme s'il s'était couché sur du charbon. Je lui ai demandé où il avait passé son temps. Il n'a rien dit, et voilà l'homme !"

Le valet de maître Halapié demeura aux Aubriers, où nul n'avait à se plaindre de lui. On ne l'aimait pas. Les gars de ferme, et les métayers des environs le craignaient un peu, et jasaient sur son compte. Quelques-uns disaient : " C'est un Prussien " ; d'autres prétendaient qu'il avait fait son service militaire dans les compagnies de discipline ; d'autres assuraient que deux fois l'an, à des époques qui coïncidaient à peu près avec celles du paiement des gages, il allait cacher son argent dans une forêt. Ces calomnies et d'autres semblables avaient été rapportées au grand Louis—c'était le nom sous lequel on désignait l'homme,—et il avait ri silencieusement. Et tous les mauvais bruits, tour à tour étaient venus se perdre dans cet abîme de silence, qui n'en relançait aucun.

La seconde année vers le mois de juin, maître Halapié crut remarquer, à plusieurs signes, que le valet allait encore s'absenter. Les paysans qui observent les oiseaux et qui parlent avec expérience de l'inquiétude des hirondelles et des cigognes à la veille des départs, ont une certaine habileté pour deviner les projets des hommes. Et de quel signe le maître des Aubriers tirait-il argument ? On avait commencé, dans la région voisine à couper les foin. Les graines volaient à toutes les hauteurs de l'air, nacelles qui coulent sur le vent, ballons à parachute, fils déroulés qui portent un germe tout au bout, disques tendus et ronds comme une peau de tambour, grains de poussière enveloppés de poils. Elles faisaient le grand voyage annuel, la migration merveilleuse conduite par le vent, maître

semateur. Elles allaient, pénétrées du parfum des fleurs tardives ouvertes au bas des tiges, elles allaient soulevées par la même brise mais différentes d'allures, vers le point inconnu, tantôt proche et tantôt éloigné, où elles tomberaient à terre et tâcheraient de rendre aimable un coin de haie surpris qui ne les attendait pas, Parmi elles, les plus blanches, et celles que le valet des Aubriers suivait de ses yeux songeurs, ne venaient pas des prés. C'étaient les touffes de cotons, légères, luisantes, tantôt portant une graine, tantôt ne portant rien, qui s'échappent dans les mêmes jours de l'année, des longues grappes défleuries de certaines espèces de peupliers. Elles passent en troupes comme les nuages, elles ont comme eux des bords qui s'illuminent, qui se transforment et qui se fondent, et la même souplesse de marche.

L'homme qui labourait avec son maître un sommet de colline, était perpétuellement distrait par ces miettes en voyage. Il était chargé de conduire les deux bœufs et les deux juments grises, tandis que le maître tenait la charrue. Mais, à chaque instant il levait le nez, ralentissait le pas, et, appuyé sur le manche du fouet, tournant la tête, tendait l'une ou l'autre de ses joues au soleil ardent de trois heures.

—Qu'as-tu donc à regarder toujours en l'air ? demanda le métayer.

Le valet, selon son habitude, ne répondit rien.

Mais peu de temps après l'autre insista :

—Je parie, grand Louis, que tu regardes voler la graine et la grenaille !

Il reçut cette fois, une réponse qui l'étonna beaucoup et qui le confirma dans la médiocre idée qu'il avait de l'esprit de son valet

—Oui, ça ressemble à de la lingerie, ça ressemble à des coiffes de filles.

Et le plus curieux, c'est que le domestique ne disait point cela en plaisantant mais avec beaucoup de gravité et même avec un peu de tristesse, comme ceux qui ne mettent ni plainte ni larmes dans les mots, et qui gardent pour eux-mêmes le vrai sens et la douleur de ce qu'ils disent.

Le lendemain matin, un mardi, la chambre du grand Louis était fermée à clef, et le valet était parti sans prévenir personne, Il voyageait sur les routes d'abord, à pied, sa blouse de coton bleu couvrant sa jaquette de drap des dimanches. Puis il prenait le chemin de fer, et voyageait pendant quatre heures, au moins, ce qui l'amenait bien loin de la ferme des Aubrier

et probablement plus loin que le vent n'avait emporté la graine la plus légère.

Avant midi, il descendit du train, et, sous la banquette, saisit un sac de charbon qu'il avait acheté à la ville. Alors, le chapeau enfoncé sur les yeux, le sac jeté négligemment sur l'épaule le valet de maître Halapié entra dans le gros bourg où, chaque année, il venait deux fois. Au lieu de suivre la route des omnibus, il gagna tout de suite les mauvaises ruelles qui faisaient un réseau de mailles irrégulières autour des maisons. Il cherchait évidemment à ne point être vu. Les cloches sonnaient l'Angelus de midi. Comme elles sonnaient le dernier coup, il arriva devant une habitation ancienne, mais nouvellement blanchie à la chaux, extrême pointe du bourg qui s'avancait dans un blé. Elle était bâtie en triangle, et n'avait que deux chambres, l'une au-dessus de l'autre. Mais un rosier encadrerait la porte ; un fuchsia fleurissait sous la fenêtre, et dans l'ombre en arrière, il y avait une planche à repasser enveloppée de laine. Une voisine aperçut l'homme qui portait le sac, dit tout haut :

—Tiens, voilà le marchand de charbon ! Ca doit lui coûter, à Mlle Francine, de faire venir son charbon du loin ! heureusement pour elle que la pratique ne lui manque pas !

Déjà le grand Louis était entré dans la maison, et, après s'être débarrassé de son fardeau, montait l'échelle qui conduisait à la seconde chambre. Quand il apparut et qu'il mit le pied sur le plancher habitué au silence et sonore, une jeune fille se détourna, et ne put retenir une impression de vive contrariété qui se peignit sur son visage rond, jeune et franchement laid. Les manches retroussées, assise devant une table, les frisons de ses cheveux roux collés à son cou et à ses tempes, elle gaufrant des bonnets qui étaient rassemblés ensuite, en pile mousseuse, sur la courtépointe rouge du lit. Un petit fourneau de fonte, allumé près d'elle, lui soufflait sa chaleur vénéneuse. Mademoiselle Francine dit maussagement :

—Ah ! c'est vous ? La Saint-Jean n'est pas passée pourtant ! Faudrait pas venir trop souvent tout de même père.

Lui, les bras tombants, le regard fixe comme celui des bêtes qui boivent, il contemplant sa fille, l'unique créature qu'il aimât et il ne se fâcha pas de ce qu'elle disait mais se défendit :

—Voilà cinq mois et douze jours, fit-il. J'ai vu voler les graines d'été. Ca m'a donné l'idée de te revoir et je suis venu un peu plus tôt.

—Vous ne vous êtes pas trop montré dans la bourg ?

—Non, j'y pensais, va !. Et j'ai apporté le charbon, pour qu'ils croient toujours que j'en vends.

—Bien.

Il s'approcha de la table et, gauchement se pencha pour l'embrasser. Elle tendit son front de l'air de lui faire une grande grâce, et dit :

—Vous êtes habitué dans votre nouvelle ferme ?

Au lieu de répondre, il demanda :

—Et toi Francine, tu as la confiance de tout le monde, n'est-ce pas ? Les gens d'ici croient que je suis mort ?

—Ils ne savent pas trop. Il y en a qui croient que vous m'avez abandonnée.

L'homme se recula lentement après avoir posé sur la table des pièces d'argent enveloppées dans du papier de journal.

—Ça vaut mieux comme ça, murmura-t-il, que s'ils savaient la vérité.

Il demeura encore un peu de temps à voir travailler sa fille, et, comme elle ne s'interrompait pas et ne relevait pas la tête, se retira en disant :

—Dans six mois, alors. Tu auras peut-être de bonnes nouvelles à me donner. Au revoir, Francine.

—Au revoir.

La première chose que fit maître Halapié, le lendemain matin, fut de renvoyer son valet.

—Je ne permets pas à mes valets de s'absenter un autre jour que le dimanche ! Dans un mois tu quitteras les Aubriers. D'ici là tu peux continuer à manger mon pain.

Mais la semaine ne s'était pas écoulée que le métayer, dans l'angle d'un champ de luzerne qu'il fauchait, reçut la visite du maire.

—Ecoutez, maître Halapié, dit celui-ci, et pardonnez à votre valet. Le pauvre garçon a eu un malheur dans sa vie, une faute que je suis obligé de vous confier pour le défendre. . . Il a tué un homme autrefois dans une dispute, dans un coup de colère et il a fait trois ans de prison. . . C'est la cause de ce silence obstiné. . . Mais le grand Louis est digne de pitié ; il m'a été recommandé ; vous n'avez qu'à vous louer de son travail ; il a une fille de vingt ans qui a dû s'expatrier, parce que, fille d'un condamné, elle ne trouvait plus de clients dans son pays d'origine. . . C'est elle qu'il va voir en se cachant. . . Il se fait passer pour un marchand de charbon pour ne pas la compromettre. . . Deux fois l'an ce n'est guère. . . Pardonnez-lui, maître Halapié, et gardez-le à votre service. Vous n'avez

rien à redouter de lui, et ce sera une charité vraiment rare, vraiment grande..

Il n'avait pas plutôt disparu derrière la haie que le métayer appelait à lui le valet et lui donnait son congé pour le soir même. L'homme ne résista pas, ne demanda aucune explication et partit silencieux comme il était venu. J'ai appris de maître Halapié lui-même, qui avait présidé aux préparatifs du départ en chef de ferme vigilant, que le grand Louis emportait une lame de faux, une pierre à aiguiser dans une corne de vache, un vêtement complet, deux chemises et une petite boîte de bois servant de tronc, fermée à clef, sur laquelle était collée une étiquette. Et l'étiquette portait, écrit par une main lourde qui s'était appliquée : " Pour remettre, en cas de malheur, à Mlle Francine, repasseuse." Rien qu'un prénom ; aucune autre indication ; aucun papier compromettant. Comme ça, même après la mort, il ne la trahirait pas.

René Bazin,

de l'Académie française.

Revue des faits et des œuvres

A la recherche de la "Toison d'or" (1)

Peu de causes patriotiques ont suscité, en Amérique, un enthousiasme plus vibrant et plus pratique que celle de l'autonomie de l'Irlande. Pour les divers éléments qui habitent les Etats-Unis et y réclament pour l'intégrité des races les parcelles de liberté acceptables par la très large constitution américaine, l'enthousiasme de tous leurs concitoyens d'origine irlandaise pour la cause sainte de la vieille mère-patrie, est un spectacle à la fois réconfortant et plein de leçons précieuses. A voir le sentiment national toujours vivace chez ceux qui proclament souvent avec raison, sinon toujours avec modestie, la part prise par leurs ancêtres dans la formation du peuple américain, cela porte à croire que la fierté de la race, la fidélité aux traditions ancestrales sont choses compatibles avec les exigences de la vie américaine. Et quand les manifestants qui acclament les patriotes d'outre-mer, Redmond, Devlin, Boyle, O'Connor, se recrutent non-seulement parmi les catholiques mais parmi les chefs de la hiérarchie catholique, nous sommes portés à croire que tous les assoiffés d'indépendance, de justice et de liberté, finiront bien par regarder autour d'eux, et finiront bien par reconnaître à des milliers de concitoyens professant la même foi le droit à la conservation de leur caractère ethnique. Il y a quelque chose de tragique et de remuant dans ce pèlerinage annuel entrepris par les fils d'Erin auprès de leurs frères d'Amérique. On ne reste pas indifférent à cette marque de fidélité donnée par une race à une cause qui a résisté à tous les assauts et rayonne encore, après des siècles de persécution et d'épreuves comme le monde n'en avait pas vues, d'une indomptable espérance.

(1) Les envoyés de l'Irlande, MM. John Redmond, Joseph Devlin, Daniel Boyle, T. P. O'Connor, sont venus en Amérique, le mois dernier, prélever des fonds pour le maintien des députés irlandais au parlement anglais et pour le *Home Rule*. A Boston, New-York, Buffalo, des milliers de dollars ont été souscrits avec une entrain admirable. Voir les journaux, entre autres le "Boston Globe", 10 octobre 1910.

Devlin, Redmond, O'Connor, nouveaux argonautes à la recherche de la " toison d'or ", remportent d'Amérique autre chose que les milliers de dollars versés par leurs compatriotes dans leur caisse de la défense nationale. Ce qu'ils remportent de non moins précieux, c'est l'immense témoignage de sympathie qui, par dessus les susceptibilités diplomatiques, semble déjà couvrir d'un drapeau puissant leurs revendications et leurs espoirs.

Pour nous qui applaudissons aux succès remportés par les nationalistes irlandais, aux souhaits que nous formons pour la victoire du " Home Rule " nous ajoutons un vœu : C'est que du commerce établi entre les Irlandais de là-bas et ceux d'ici naisse, pour le bénéfice d'une cause qui nous est chère, un sentiment profond de justice, une conception plus large du droit des gens, chez ceux de nos compatriotes irlandais que l'ambition aveugle ou que le préjugé rend injustes. Nous voudrions qu'on nous épargnât le douloureux spectacle d'un Mgr Fallon gourmandant les citoyens de Buffalo parce qu'ils faisaient trop peu pour l'Irlande et menant dans son diocèse de London une guerre brutale contre la langue et les traditions des Canadiens-Français.

Et quand des diocèses américains, où toutes les races sont mêlées et ont droit de vivre, partiront les offrandes destinées à conquérir la liberté d'Erin, nous voudrions qu'on n'y reconnaisse pas la trace des larmes arrachées par une intolérance irlandaise aux persécutés de chez nous.

Des chiffres éloquents

Nous avons parcouru à la hâte les rapports du recensement des différentes dénominations religieuses fait par le gouvernement américain. A part des renseignements très importants sur l'importance de l'élément catholique franco-américain dans la nouvelle-Angleterre, nous trouvons certaines informations d'une nature tout particulièrement intéressante sur tous les croyants en général. C'est ainsi qu'en établissant l'importance du clergé pour chaque dénomination le recensement réduit à néant cette prétention fort en honneur parmi les ennemis de l'Eglise que les catholiques sont " priest-ridden ", sous la domination de leur clergé.

Un calcul fait par une revue catholique " America " donne des résultats vraiment étonnants. Le pourcentage des ministres du culte pour le nombre des fidèles de chaque dénomi-

nation est le suivant : Méthodistes, 0069 ; Baptistes, 007 ; Presbytériens, 0068 ; Episcopaliens, 006 ; Scientistes Chrétiens, 014 ; tous les corps protestants compris, 007. Le pourcentage catholique est de 001.

La conclusion à tirer, dit le journal, saute aux yeux. Le confrère va même plus loin et il ajoute que le pourcentage catholique des ministres du culte, même en Europe, ne dépasse pas celui qui est établi en Amérique pour toutes les dénominations protestantes réunies.

Voilà pour le moins la fin de cette légende favorite des libres-penseurs et libres-faiseurs de toutes catégories qui se donnent pour mission de "délivrer" le peuple des "chaînes séculaires" dont l'a chargé l'église.

Les "extensionnistes" de Toronto et les Catholiques de l'ouest.

Le "Patriote de l'Ouest" relève comme il faut un article du "Catholic Register and Extension" de Toronto dans lequel Mgr l'archevêque de Saint Boniface était brutalement pris à parti. Le journal du Dr Burke profite largement de la très haute sympathie qui lui venait d'Ottawa avant et pendant le Concile Plénier de Québec, alors que Mgr Sbaretta défendait aux journaux catholiques de continuer la discussion de la question des Ruthènes établis dans l'Ouest. Il n'explique guère tout de même la façon audacieuse dont certains "extensionnistes" entendaient sauver l'ouest avec quelques bourses bien garnies et quelques missionnaires XXIème siècle chaudement installés dans un "Chapel-car". Le congrès Eucharistique de Montréal a montré où se trouvait la force de l'Eglise au Canada, et d'une façon assez claire pour qu'il ne soit pas nécessaire de revenir sur le sujet.

Le "Patriote de l'Ouest" traite une question qui intéresse plus particulièrement son milieu. En rétablissant les faits il ne fait que rendre justice aux véritables évangélistes de l'Ouest. C'est une tâche qui, pour être désagréable à ceux qui donnent sans compter à l'Eglise leur travail de tous les jours et au besoin leur vie, n'en devait pas moins être accomplie, surtout à une époque et dans un milieu où les "mouches du coche" songent sérieusement à s'attribuer tous les mérites.

Voici les principaux passages de l'article que nous signalons :

"Dans un de ses derniers numéros le "Catholic Register and Church Extension" avait un article intitulé "A word to the wise"

qui n'est pas fait pour lui gagner l'estime des gens bien pensants. C'est un mélange de fiel mal digéré et d'un dépit fort peu voilé résultant d'une idée exagérée de services rendus.

Nous ne dirons pas que c'est la mouche qui se plaint de ce qu'on ne la remercie point de faire avancer le coche: tout en reconnaissant l'aide que la société dont ce journal est l'organe a donnée à la cause ruthène, nous ne pouvons nous empêcher de penser que ces bons messieurs de Toronto en grossissent considérablement l'étendue à leurs propres yeux.

En lisant leur élucubration nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de tristesse. Voilà des gens qui doivent non seulement connaître, mais enseigner les égards dus à l'autorité ecclésiastique, et qui sont les premiers à s'en moquer.

Mgr l'Archevêque de St-Boniface y est clairement accusé d'avoir méconnu le bien fait aux Ruthènes de son diocèse par la "Church Extension", société irlandaise de Toronto. On lui reproche de s'être servi de "langage regrettable" dans un document officiel adressé aux membres de son clergé, et l'on finit par des menaces aussi inconvenantes que futiles.

Cet article produit infailliblement chez le lecteur l'impression que l'autorité métropolitaine de ce pays a publiquement et gravement manqué, non pas seulement de charité, mais même de justice, vis-à-vis de la société susmentionnée. On se sent aussitôt porté à rechercher dans cette circulaire des paroles de blâme ou de dénigrement à l'endroit de l'œuvre qu'elle a assumée

Nous n'avons point mission de défendre l'illustre archevêque des invectives de plumitifs audacieux. Mais pour que nos lecteurs puissent juger par eux-mêmes du corps du délit (!) nous reproduisons ci-après, le passage de sa circulaire où il est fait mention des Ruthènes et de la "Church Extension":

"Les Révérends Pères Basiliens, les Révds Pères Rédemptoristes et les prêtres séculiers passés au rite ruthène, voilà les bienfaiteurs des Ruthènes! Voilà ceux qui les sauveront de l'hérésie et du schisme!

"Sans doute que toute société, comme l'œuvre de la Propagation de la foi, la "Church Extension" du Canada, et tout particulier qui voudra nous aider seront les bienvenus; mais personne, en dehors de l'épiscopat, des Basiliens, des Rédemptoristes, et des prêtres séculiers passés au rite ruthène, ne pourra jamais dire qu'il a sauvé nos chers Ruthènes."

Est-ce là un langage regrettable? N'est-ce pas plutôt l'expression de la plus stricte vérité? Depuis à peu près un an, après que de très grands sacrifices en hommes et en argent avaient été faits par l'autorité ecclésiastique pour sauvegarder les intérêts religieux des Ruthènes, certaines personnalités de Toronto ont eu la louable intention d'attirer l'attention de nos coréligionnaires de langue anglaise—une très faible minorité des Catholiques canadiens—sur la condition des Ruthènes de l'Ouest.

Par de généreuses aumônes, ils ont notablement aidé aux missionnaires et aux prêtres, la plupart d'origine française, qui ne reculaient pas devant les privations d'une vie aussi pénible que méritoire parmi ces mêmes Galiciens, pendant que ceux qui leur faisaient l'aumône à son de trompe, jouissaient, dans l'Est, de tout le contort que la civilisation peut offrir.

À laquelle des deux catégories doit revenir l'honneur d'avoir "sauvé nos chers Ruthènes"? Poser la question, c'est la résoudre."

Statistiques : Le blé de 1910

“ America ” revue publiée à New-York par les révérends Pères Jésuites, établit d'intéressantes comparaisons entre les récoltes de blé de 1909 et 1910. Ces comparaisons accusent une diminution d'environ 5 pour cent entre la récolte de 1910 et celle de 1909.

Voici les chiffres :

	1910 Minots.	1909 Minots
Etats-Unis	660,000,000	736,000,000
Canada	120,000,000	168,000,000
Argentine	192,000,000	136,000,000
Autres pays américains	32,000,000	32,000,000
Total Américain	1,004,000,000	1,072,000,000
Russie	640,000,000	784,000,000
France	280,000,000	360,000,000
Hongrie	192,000,000	112,000,000
Danube	173,600,000	104,000,000
Allemagne	144,000,000	138,016,000
Italie	136,000,000	144,000,000
Espagne	136,000,000	144,000,000
Autriche	58,400,000	57,600,000
Royaume Uni	52,000,000	63,200,000
Autres pays européens	82,240,000	88,824,000
Total Européen	1,894,240,000	1,995,640,000
Algérie	32,000,000	32,000,000
Egypte	24,000,000	24,000,000
Autres pays d'Afrique	7,000,000	6,400,000
Total Africain	63,000,000	62,400,000
Indes	360,000,000	360,800,000
Turquie d'Asie	32,000,000	35,000,000
Autres pays Asiatiques	36,000,000	36,000,000
Total Asiatique	428,000,000	431,800,000
Australie et Tasmanie	70,000,000	70,000,000
Nouvelle Zélande	8,000,000	8,800,000
Total Australien	78,000,000	78,800,000
Récapitulation—		
	Minots.	Minots
	1910	1909
Amérique	1,004,000,000	1,072,000,000
Europe	1,894,240,000	1,995,640,000
Afrique	63,000,000	62,400,000
Asie	428,000,000	431,800,000
Australie	78,000,000	78,800,000
Total	3,467,240,000	3,640,640,000

L'invasion de la France

On s'inquiète en France de l'infiltration des peuples étrangers qui modifie lentement mais sûrement jusqu'au caractère même du peuple français. Un collaborateur de "l'Economiste français" M. Leroy-Beaulieu, cité par la Revue, en venait aux plus désespérantes conclusions dans une étude sur la diminution de la natalité parmi les français. Ce thème a été repris par M. Arthur Loth dans l'"Univers", et les conclusions qu'on en tire ne sont guère plus encourageantes. M. Loth a peut-être sur ses devanciers l'avantage d'indiquer avec plus de précision les causes du mal.

Voici ce qu'il dit :

"On observe dans l'histoire que les Etats usés finissent par l'invasion. Les nations s'épuisent comme les hommes. Avec le temps, elles perdent en force et en population. Alors elles s'ouvrent à d'autres. Les plus fortes supplantent les plus faibles. Il se fait sur le même territoire un échange de races. Ainsi se sont succédé sur notre sol national Ligures, Celtes ou Gaulois, Romains et Francs.

"Le temps n'est plus aux grandes immigrations armées qui déplaçaient violemment les populations indigènes. Mais la guerre, la conquête, continuent à produire plus lentement des substitutions de races. Nos provinces perdues de l'Alsace et de la Lorraine n'auront bientôt plus rien de français.

"Dans les nations en décadence il s'opère des infiltrations de peuples étrangers analogues à des invasions. La France actuelle en est un exemple. Sa population indigène décroît de plus en plus; elle s'entretient et se renouvelle par les apports continuels du dehors. On ne fait guère attention à cette transformation lente du pays; cependant elle se manifeste par des signes assez sensibles.

"Les fils d'étrangers devenus français sont déjà nombreux chez nous. On compte, d'après une statistique officielle, que le chiffre de ces naturalisés qui apportent leur appoint au contingent militaire annuel s'est élevé, en 1909, à 4,264, en augmentation de 562 unités sur le chiffre de l'année précédente. L'élément étranger envahit de plus en plus l'armée comme la population.

"L'invasion se fait par les départements limitrophes ou maritimes. L'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la Belgique, le Luxembourg, arrivent de plus en plus chez nous. La diminution de notre population indigène leur fait de la place. L'affaiblissement de la race française n'a point changé le territoire national. La France est toujours la même, aussi grande, aussi fertile, aussi riche par la nature, aussi agréable à habiter. Le trop-plein des peuples voisins vient y chercher ce qu'ils n'ont pas chez eux. En nous retirant, nous les appelons nous-mêmes. Ils nous apportent ce qui nous manque, et par là ils arriveront à nous dominer.

"Au fur et à mesure que l'esprit révolutionnaire d'égalité, le déclassement général produit par l'excès d'instruction, la recherche du gain et du plaisir, l'avidité des jouissances, poussent les fils des paysans à désertir les campagnes, ils sont remplacés par des travailleurs immigrants de Belgique, du Luxembourg, de Suisse, de Savoie qui apportent leurs bras, et ces nouveaux venus, courageux, sobres,

économiques, ne tardent pas à s'élever de la condition d'ouvriers à celle de métayers et, petit à petit, ils deviennent patrons eux-mêmes et finissent par se rendre propriétaires du sol.

"Nous avons déjà eu la grande invasion financière juive, qui a permis à une tribu étrangère de s'emparer chez nous de la fortune, de l'influence, des plus beaux morceaux du domaine français, des châteaux et des terres de notre ancienne noblesse; nous avons maintenant sur toutes nos frontières, au nord, à l'est, au sud, l'invasion agricole flamande, vaudoise, savoyarde, italienne, basque, qui s'étend sur nos campagnes, absorbe notre sol, pendant que, à l'ouest, en Bretagne surtout, la propagande protestante fonde chez nous des colonies anglaises, comme pour préparer une occupation future.

"C'est l'invasion de tous les côtés, une invasion lente, silencieuse, mais progressive. Elle se fait aussi par en haut. L'esprit français est en train de se dénationaliser comme le sol. Toute cette tribu d'étudiants, roumains, grecs, levantins, arabes, que nous accueillons depuis un demi-siècle dans nos écoles et nos universités, nous revient chaque jour pour occuper chez nous les professions libérales et même les emplois civils et administratifs. Il est déjà considérable, le nombre de professeurs, de médecins, d'avocats, de journalistes et de fonctionnaires métèques, à Paris et dans les principales villes. Ces étrangers apportent avec eux leur esprit, leurs idées et, par l'influence qu'ils exercent, ils contribuent à changer la pensée française.

"Les faux principes de 89, notre législation d'essence révolutionnaire, les utopies libérales et humanitaires, les idées nouvelles de progrès, les théories matérialistes en faveur, la ruine de la foi, la mauvaise politique des gouvernements, tout a concouru à la dégénérescence de la nation française, à l'appauvrissement de la race, à la substitution graduelle de l'élément étranger à l'élément national.

"L'œuvre des siècles se défait. La royauté, appuyée sur l'Eglise et sur le peuple, avait réussi, au milieu des troubles et des guerres, à créer une patrie, à constituer dans les limites naturelles du pays l'unité nationale. Il y avait une France, une nation française. C'est cela qui périt aujourd'hui. Nous conservons le territoire et la forme de nation, mais nous perdons la race et l'unité. La natalité s'affaiblit chez nous, la population diminue de plus en plus, et l'importation étrangère s'accroît incessamment. La France finira par n'être plus qu'une expression géographique. Elle s'appellera encore la France, mais ce ne sera plus qu'une contrée habitée par des étrangers de tout nom et de toute race, établis là comme en un pays conquis.

"C'est le contraire de ce qui se passe en Allemagne où, pendant que la population augmente au point de déborder de toutes parts, l'esprit et le sentiment allemands se resserrent, la race se condense et l'unité se consolide. Notre rivale grandit toujours en même temps qu'elle se fortifie. La patrie allemande, l'unité allemande se font de plus en plus par l'accroissement et l'homogénéité de la population.

"La France est destinée, si rien ne change en mieux chez elle, à être une nation envahie, et elle commence déjà à l'être; l'Allemagne, au contraire, se forme en nation envahissante. Le contraste est frappant de l'une à l'autre; mais ici on ne veut rien voir, rien comprendre. Le parti au pouvoir n'a aucun souci de la chose publique, aucune préoccupation de l'avenir, aucun sentiment de l'intérêt général; il se contente d'exploiter le pays à son profit, croyant que cela durera toujours autant que lui. Le présent est tout à ses yeux, et l'avenir, rien. Aveugle autant qu'égoïste, il ne voit ni ne sent la décadence profonde, et bientôt irréparable, du pays qui s'opère à la

face du monde. Il ne voit pas l'esprit public se déformer de plus en plus, la vertu disparaître, le vice et le crime monter toujours, la population décroître, la race s'affaiblir, le caractère français, avec ses qualités natives, se perdre dans le mélange et la confusion des éléments disparaître, l'unité nationale se dissoudre, la patrie s'abîmer dans les divisions politiques et les passions anti-religieuses. Il ne voit rien.

"Tout cela, pourtant, est son œuvre, l'œuvre de ses devanciers, l'œuvre de ses principes, l'œuvre de ses théories et de sa politique. Et ce n'est pas en élevant des monuments fastueux à ses grands hommes, à ses héros, aux Gambetta, aux Jules Ferry, qu'il se justifiera, aux yeux de l'histoire, du mal qu'il aura fait au pays. Mais il ne se soucie pas plus du jugement de la postérité que des intérêts de l'avenir, et c'est pour cela qu'il n'y a à attendre de lui ni une pensée de sagesse, ni un effort de patriotisme pour préserver la France du sort qui l'attend. Le salut, s'il doit venir, viendra d'ailleurs.

Le sens social

M. George Goyau, dans la "Vie Nouvelle", Paris, (juillet 1910):

"Le sens social, qu'est-ce à dire?"

"Il est plus aisé d'en constater les exigences que d'en donner une définition précise.

"C'est en vertu du sens social que le chef de famille catholique, chaque dimanche, remet au lendemain les commandes qu'il pourrait faire le jour même, de crainte d'immobiliser, par ces commandes, les bras ou les cerveaux dont Dieu a voulu l'émancipation hebdomadaire.

"C'est en vertu du sens social que l'industriel catholique étudiera les moyens de fixer la paye au vendredi, pour permettre à la famille ouvrière de faire, le samedi, les achats urgents que la solde tardive du samedi soir contraint de reporter au dimanche.

"C'est en vertu du sens social que l'officier, à la caserne, pourra calculer et organiser les congés dont il est le maître, afin qu'ils soient réglés de la façon la plus conforme à l'emploi honnête et moral de ces loisirs.

"Avoir le sens social, c'est être pénétré de cette réflexion, que les actes dont on est l'auteur auront une répercussion sur d'autres existences; et c'est mortifier, au profit du bien d'autrui et sous l'impression du souvenir d'autrui, l'absolutisme de la volonté individuelle.

"Le sens social est une mortification; l'aptitude de cette mortification est une vertu qui s'acquiert et qui se cultive. Une fois épanouie, elle devient comme une sorte d'instinct qui accoutume le chrétien, d'abord à chercher et à trouver, puis à trouver sans même chercher, au fur et à mesure des incidents journaliers, les humbles moyens de collaborer à l'avènement du règne de Dieu."

Le français dans Ontario—Une lettre de Sir Elz. Taschereau

Ceux qui connaissent quel encouragement loyal et patriotique il a donné au premier Congrès d'éducation des Canadiens-

Français d'Ontario, n'ont pas été surpris de lire dans les journaux la lettre admirable adressée à l'honorable sénateur Belcourt par l'ex-juge en chef de la Cour Suprême du Canada, Sir H. E. Taschereau. Dans cette lettre parle l'un des champions les plus autorisés de la langue française dans la province d'Ontario.

La *Revue* se fait un devoir de lui donner une place d'honneur dans le travail de documentation qu'elle poursuit depuis bientôt trois ans. C'est une pièce à conserver et à relire. (1)

CABINET DU JUGE EN CHEF (EN RETRAITE).

OTTAWA, 4 octobre 1910.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Comme une absence inévitable d'Ottawa devra m'empêcher d'assister à l'assemblée convoquée pour ce soir, permettez-moi de vous dire en peu de mots le mode d'action que, d'après moi, nous devrions suivre dans la situation inquiétante où, comme Canadiens-Français, nous nous trouvons actuellement dans la Province d'Ontario.

En premier lieu, et nous serons tous du même avis là-dessus, j'en suis sûr, n'oublions jamais le respect que nous devons à l'autorité ecclésiastique. Nous sommes catholiques, et le disons avec fierté, mais si nous sommes catholiques, c'est on ne peut le nier, parce que nous avons conservé sur cette terre du Canada la langue de nos ancêtres; et si nous tenons tant à transmettre cette langue à nos enfants, c'est surtout parce que nous tenons à ce qu'eux aussi soient catholiques. On l'a bien dit quelque part: "Le sentiment national et le sentiment religieux se fortient l'un par l'autre." Et elle est bien inexplicable, n'est-ce pas, cette alliance monstrueuse, hideuse, avec les loges orangistes, que certains catholiques osent faire pour bannir de nos écoles l'enseignement du français?

N'est-ce pas la haine invétérée de la Papauté qui en Irlande, comme au Canada, est la raison d'être des loges Orangistes?

N'est-ce pas la haine invétérée de la religion catholique qui pousse les Orangistes à prôner la suppression de la langue française au Canada?

Et dire que la francophobie peut produire un tel aveuglement que des catholiques éclairés se joignent à leurs néfastes efforts! Cependant, il ne faut pas s'alarmer outre mesure. Notre race a sans doute, dans Ontario surtout, des ennemis acharnés, mais elle en a toujours eu, et nous nous en sommes toujours moqués. Nous les méprisons, comme toujours. Nous avons grandi comme nationalité, et continuerons de le faire, malgré leurs mensonges, leur astuce, leurs menées machiavéliques du genre de celles qui caractérisent cette lettre que vous connaissez, adressée au Cardinal Merry del Val le 17 juin 1905; par un de nos concitoyens en vue, lettre qui a peut-être contribué à l'humiliation que le Vatican vient de nous infliger ici à Ottawa.

(1) Cette lettre datée du 4 octobre 1910, a été adressée à l'hon. Sénateur Belcourt, président de l'Association Canadienne-française d'Education, à l'occasion de la réunion de protestation tenue à Ottawa le même jour, 4 octobre 1910.

Cependant, rappelons-nous toujours notre devise "L'Union fait la force" et donnons l'assurance, dans la présente occasion, à nos compatriotes du diocèse de London que, s'ils étaient menacés par qui que ce soit d'être privés du droit d'enseigner le français dans leurs écoles, ils pourront toujours compter sur notre appui le plus énergique. Et réjouissons-nous avec eux, de ce que, pour le présent du moins, ils paraissent n'avoir rien à craindre sous ce rapport. Le nuage qui a paru dernièrement à l'horizon, n'a été que de courte durée. Il ne faut pas voir des ennemis là où il n'y en a pas, ou croire que toute une race nous soit adverse parce qu'elle compte dans ses rangs quelques fanatiques qui le sont.

Rappelons-nous qu'ici même, à notre Congrès, lors de son inauguration solennelle, en janvier dernier, l'éminent Recteur de l'Université d'Ottawa nous disait: "Mon adhésion sera nette et loyale, à l'effort que vous tentez en faveur de votre langue. Deux races, à l'ombre du drapeau britannique ont pris racine sur le sol du Dominion. Respect à leurs droits et à leurs libertés. Si vous désirez une formule qui soit l'expression de ma pensée, je demande pour tout homme la connaissance courante des deux langues et la culture soignée de la langue maternelle... Et, certes, je vous en fais l'aveu peu suspect, la langue de Bossuet est assez belle pour justifier l'orgueil et la ténacité de ceux qui disent: "Nous la parlons et nous la parlerons toujours; la langue française chanta sur nos berceaux, elle pleurera sur nos tombes"... Si elle est digne de votre fidélité par ses souvenirs et sa beauté, votre langue n'en est pas moins utile par son caractère universel. Aussi est-elle enseignée dans tous les collèges et dans toutes les Académies de l'Empire britannique, et l'Allemagne elle-même en impose l'étude dans ses gymnases et ses Universités. Donc, Messieurs, honneur aux Canadiens-français qui se glorifient de leur langue!"

Qu'ils sont nobles et grands ces sentiments qu'exprimait si éloquemment le Révérend Père Murphy! Nous y applaudissons chaleureusement, parce que nous y voyions l'assurance d'une généreuse sympathie de la part de nos coreligionnaires de langue anglaise dans nos efforts, pour conserver la langue française à notre race. Je croirais donc, que pour le moment du moins, il nous suffirait de passer une résolution à l'effet de féliciter nos compatriotes du diocèse de London sur ce qu'ils peuvent espérer que leurs ennemis les plus acharnés et les plus dangereux paraissent vouloir, à l'avenir, les laisser jouir en paix du droit d'enseigner le français à leurs enfants, les assurant en même temps de tout l'appui possible de notre part dans toutes les attaques qui pourraient en aucun temps être dirigées contre notre nationalité par qui que ce soit.

Au sujet de la nomination de Mgr Gauthier à l'archevêché d'Ottawa, je préférerais de beaucoup la passer sous silence. Mais comme je suis informé qu'il doit en être question à la réunion du comité, le devoir m'incombe de me prononcer, et, sans vouloir en aucune manière imposer mon opinion à qui que ce soit, veuillez bien la lui transmettre comme suit.

Nous avons certainement raison d'espérer que le successeur du regretté Mgr Duhamel serait, comme lui, un de nos compatriotes Canadiens-Français. Il ne nous paraissait pas possible qu'il en fût autrement dans un diocèse où sur 266 prêtres et religieux, trente seulement ne sont pas d'origine française, et où la population catholique d'origine française compte 125,162 âmes contre 32,538 d'autres origines.

Mais nous avons été cruellement déçus et nous gémissons sous le

pois d'une criante injustice. C'en est fait cependant pour le présent, et, quoiqu'il en répugne à notre fierté nationale, il nous faut nous soumettre loyalement. Et puis Monseigneur Gauthier, remarquons-le bien, n'est pas l'auteur de nos chagrins. Loin de là, il ne nous vient que par obéissance. A nous de le recevoir de même par obéissance et par soumission à la volonté du Souverain-Pontife. Comme catholiques, c'est là clairement notre devoir. Ne réjouissons pas les sectaires de l'Orangisme en leur laissant croire que nous n'avons pas pour nos autorités ecclésiastiques le même respect que nos ancêtres leur portaient. Et d'ailleurs Mgr Gauthier n'est pas et n'a jamais été un adversaire de notre nationalité. Et pourquoi le serait-il? Son père n'était-il pas français? On a fait courir dernièrement les bruits les plus ridicules sur ses intentions probables dans son administration du diocèse, pour le décrier d'avance. Nous devons le regretter. Il nous faut au contraire, être assurés que Sa Grandeur n'aura en vue que le bien spirituel et temporel de tous ses diocésains. C'est un saint homme, dévoué et sympathique, doué d'une haute intelligence dont l'administration continuera au diocèse l'ère de prospérité que Mgr Duhamel lui a léguée. Et s'il était nécessaire de l'ajouter, (et pour moi c'est tout dire) il est "l'Oint du Seigneur." Recevons-le donc, tous les catholiques ensemble, avec respect, cordialité, je ne dirai pas avec allégresse, lui-même ne nous le demanderait pas. Il comprendra bien notre situation, soyons-en sûrs, et nous permettra de compter sur lui dans nos efforts auprès du Vatican pour la revendication de nos droits et d'espérer que la flagrante injustice dont nous souffrons ne sera que temporaire.

Joignons-nous donc à notre clergé et à tous les catholiques du diocèse pour faire à Sa Grandeur la réception qu'elle a droit d'attendre de nous.

Veillez bien me croire, M. le Président, avec haute considération,
 Votre dévoué serviteur,

H. E. TASCHEREAU.

Honorable N. A. BELCOURT,

Président de l'Association Canadienne-Française d'Education
 d'Ontario.

" Pour angliciser le Canada "

C'est le titre d'un article publié au lendemain du Congrès Eucharistique de Montréal par le " Gaelic American " (1er oct. 1910) de New-York. L'auteur fait le procès de la langue anglaise qu'il déclare impropre à l'enseignement religieux. Il termine en exprimant le vœu que " le clergé et le peuple d'origine irlandaise au Canada ne prêteront aucun secours aux anglophiles qui haïssent les Irlandais d'une haine farouche. " C'est, assurément, un vœu qui arrive à son heure et qui devrait faire réfléchir les assimilateurs mitrés et autres qui se portent à l'assaut des institutions canadiennes-françaises et franco-américaines.

Voici la traduction de l'article du " Gaelic American " :

" Le récent Congrès Eucharistique a fourni à Mgr Bourne, arche-

vêque de Westminster, l'occasion de travailler, à l'instar de son compatriote, le R. P. Vaughan, à l'avancement des intérêts de l'empire britannique. L'archevêque Bourne a conseillé, sans réserve aucune, l'adoption plus générale de la langue et de la littérature anglaises pour les catholiques du Canada.

"Cet avis a soulevé d'énergiques protestations de la part des Canadiens-français qui sont restés attachés avec une si admirable ténacité à leur belle langue maternelle, langue qui durant trois cents ans a tenu le catholicisme solidement fixé au sol canadien. Le Canada eut-il été un pays exclusivement anglais que la même intolérance, les mêmes insultes adressées aux cardinaux, aux archevêques, aux évêques et aux prêtres pendant le congrès eucharistique de Londres, dans la ville épiscopale même de Mgr Bourne, eussent été répétées à Montréal.

"En Irlande, la langue irlandaise fut la sauvegarde de l'Eglise. A une époque aussi rapprochée que 1850, ce langage était parlé jusqu'aux portes mêmes de Dublin. Si la langue anglaise avait progressé en Irlande 200 ans plutôt, il n'y aurait pas aujourd'hui de hiérarchie catholique en Angleterre, et il n'y aurait pas d'archevêque à Westminster.

"De quelle façon la propagation de la langue anglaise peut-elle contribuer au développement de la religion? N'est-il pas vrai que la propagation de cette langue et l'amortissement de la ferveur religieuse vont de pair? De toutes les langues connues, l'anglais est la moins propre à la propagation de la vérité révélée. Les termes qui servent à l'explication de la doctrine catholique ne sont pas généralement en usage.

"Le fait est qu'il n'y a pas de termes religieux en anglais. Du premier chapitre du catéchisme jusqu'au dernier, les enfants sont éblouis et embrouillés par les longues expressions latines qu'ils n'entendent ni à la maison, ni dans les places publiques, et qui ne sont employées qu'avec circonspection par la classe instruite. Les noms des sacrements sont exprimés en des termes étranges et peu familiers.

"Il n'est pas étonnant qu'un enfant soit découragé, en apprenant le catéchisme, par une série d'expressions comme les suivantes :

"Rédeempteur, annonceur, incarnation, résurrection, ascension, rédemption, immortalité, surnaturel," etc., etc.

"Avec une langue aussi impropre à l'enseignement religieux, il n'est pas étonnant que la foi catholique disparaisse des pays où l'anglais est parlé et que le matérialisme y domine. Le langage est un facteur des plus importants dans la propagation de la parole de Dieu, et le fait qu'il n'existe en anglais aucune expression familière pour l'énonciation des vérités religieuses, explique en grande partie l'indifférence en matière de religion que l'on a toujours constatée parmi le peuple anglais.

"Pour quelle raison Mgr Bourne s'est-il opposé au français, une langue comme le gaélique, si bien appropriée à l'enseignement de la religion, et lui a-t-il préféré un idiome qui ne possède aucun vocabulaire à lui pour l'énonciation des choses se rapportant à la foi et à la morale? Un motif politique et non pas religieux doit être au fond de cet effort de Mgr Bourne d'imposer la langue anglaise aux catholiques canadiens. Dans cette tentative, il est à espérer que le clergé et le peuple d'origine irlandaise, au Canada, ne prêteront aucun secours aux anglophiles qui haïssent les catholiques irlandais d'une haine farouche."

Vieux articles et vieux ouvrages

Lettres à M. l'Abbé Talbot Smith, rédacteur-en-chef de la "Catholic Review," en réponse à ses articles contre les Canadiens-Français de la Nouvelle-Angleterre par J. M. Guillet. (Typ. du TRAVAILLEUR, Worcester, Mass, 1891.) (1).

"Les autorités ecclésiastiques font en ce moment tous les efforts possibles pour américaniser toutes les colonies comprises dans leur juridiction."—*Catholic Review*, 26 avril, 1891.

"La supplique présentée au Saint Père par M. Cahensly est un acte d'une impudence éhontée."—*Catholic Review*, 16 mai, 1891.

"Les langues étrangères doivent disparaître. Aux non-catholiques de nous aider en les faisant proscrire par la loi."—*Catholic Review*, 24 mai, 1891.

"Le mieux pour eux (les immigrants) est d'apprendre, aussi promptement que possible, la langue, les manières et les coutumes américaines."—*Freeman's Journal*, 16 mai, 1891.

"Il est bien entendu que les immigrants ne peuvent continuer sans cesse d'employer ici le langage des pays étrangers."—*Freeman's Journal*, 16 mai, 1891.

PREMIÈRE LETTRE

M. TALBOT SMITH, UNE FOIS DE PLUS, PART EN GUERRE CONTRE LES CANADIENS-FRANÇAIS DE LA NOUVELLE ANGLETERRE

Une fois de plus, M. Talbot Smith, rédacteur-en-chef de la *Catholic Review*, de New-York, est parti en guerre contre

(1) DEDICACE.—Jadis nous avions en Canada un personnage important, parfois aussi importun, ardent politicien, orateur à la parole facile et intarissable; cet homme s'était fait dans le pays une réputation considérable.

Par naïveté ou impétuosité de caractère, il lui était impossible de garder un secret.

En excitant un tant soit peu sa verve les adversaires étaient sûrs de connaître les trames politiques les plus savantes, les combinaisons les mieux ourdies dans l'ombre et le silence.

Cet homme, on l'avait surnommé

"L'ENFANT TERRIBLE."

La *Catholic Review* possède un écrivain de cette trempe.

A LUI DONC,

au Rév. M. Talbot Smith,

"L'ENFANT TERRIBLE"

de la CATHOLIC REVIEW,

Je dédie humblement ces lettres. J. M. GUILLET.

les Canadiens-français; mais, cette fois, il ne s'agit plus de questions locales, de récriminations partielles: c'est une guerre à mort qu'il nous déclare, une extermination complète qu'il réclame. Il parle franc et net.

Oyez plutôt:—

“...Les autorités ecclésiastiques font en ce moment tous les efforts possibles en rapport avec la situation pour *americaniser* toutes les colonies comprises dans leur juridiction et pour hâter l'arrivée du jour où une *langue unique* sera reconnue aux États-Unis.....

“...Les Canadiens forment un peuple vertueux, industriel et plein de cœur.....

“Ils n'ont qu'un défaut, ils ne *s'américanisent* pas.

“...Si les feuilles protestantes voulaient.... *prêter main-forte à ceux qui travaillent à en faire des citoyens catholiques vraiment américains, ne croit-on pas qu'une pareille conduite serait plus raisonnable que la sotte opposition qu'ils font à ces gens aujourd'hui?*.....

“La question allemande dans l'Ouest a déjà causé des troubles infinis et voici qu'on agite maintenant les questions polonaise, canadienne-française, italienne, etc.....

“Les autorités les étoufferont, si c'est possible.

“Aux citoyens non-catholiques de les aider dans cette tâche, en faisant le triage des immigrants et en proscrivant par des lois nouvelles toutes les langues étrangères.”—*Catholic Review*, 26 avril 1891.

Oh! Oh! l'enfant terrible!

Voilà donc le plan de campagne de M. Talbot Smith arrêté:

- 1o. Supprimer la langue française.
- 2o. Etouffer la question canadienne-française (*si c'est possible*).
- 3o. Inviter les protestants à prendre part à la persécution contre de pauvres Canadiens-français émigrés.
- 4o. Faire appel au bras séculier pour *trier* les immigrants et proscrire par des lois nouvelles toutes les langues étrangères.

Et c'est un Irlandais ou un fils d'Irlandais émigré aux États il y a quelque 30 ans qui parle de la sorte!

Et c'est un catholique qui supplie les protestants de vouloir bien persécuter d'autres catholiques!

Et c'est un prêtre, rédacteur d'une grande revue catholique, qui sonne la charge et part en guerre contre ses coreligionnaires, parce qu'ils parlent français à l'église et à la maison!!!

Décidément, M. Talbot Smith, Irlandais américanisé, catholique et prêtre catholique, vous me paraissez bien cruel

et bien autocrate. Cromwell en Irlande, le Czar des Russies en Pologne et Guillaume d'Allemagne en Alsace ont parlé et agi de la sorte, mais aux Etats-Unis, la terre de la liberté, ce langage sonne faux. Il rappelle trop les fameuses tirades du Rév. Fulton et les fureurs du "Comité des cent associés puritains de Boston."

Le bon sens américain et le ridicule les ont tués.

*

* *

M. Talbot Smith est le général en chef de la croisade, mais il a des lieutenants.

Le *Freeman's Journal*, d'ordinaire mieux inspiré, fait écho à la *Catholic Review*.

Lisez :

"...La seule nationalité reconnue ici par le peuple...est la nationalité américaine. Ces immigrants viennent ici, je suppose, pour former partie de notre population. Le mieux pour eux est d'apprendre, aussi promptement que possible, la langue, les manières et les coutumes américaines..... Leur prospérité en deviendra plus grande spirituellement et temporellement.

"...Ils ont besoin d'être guidés d'abord par des prêtres parlant leur langue et qui soient au courant de leurs habitudes et de leurs sentiments, mais, il faut bien le comprendre, cet état de choses ne doit pas durer.... Le devoir des émigrés—et leurs meilleurs intérêts le demandent—est de s'identifier avec le peuple américain dont ils font partie."—*Freeman's Journal*, 16 mai, 1891.

Le *Catholic News*, journal de M. Gilmary Shea, toujours si sympathique aux Canadiens, semble, cependant, lui aussi, quoique en termes plus généreux et plus vagues, se rallier à M. Talbot Smith.

Le *Catholic Mirror*, qui passe, à tort ou à raison, pour être l'écho assez fidèle des idées du cardinal Gibbons, a publié, le 16 mai, 1891, un article absolument dans la même note que ceux que nous venons de citer.

Enfin, le *Boston Pilot* a publié, à la même date, une charge à fond de train contre Mgr Taché, archevêque de St-Boniface, l'accusant faussement d'hostilité systématique aux Irlandais du Manitoba.

*

* *

Donc, Canadiens-français, sachez-le bien, la guerre vous est déclarée sur toute la ligne.

Vous viviez tranquillement aux Etats, vous occupant à

bâtir églises et couvents, à consolider vos nombreuses paroisses et à préparer à l'Eglise un peuple foncièrement catholique, protégé le mieux possible contre les influences délétères des idées protestantes et américaines.

Votre œuvre est condamnée à périr, elle ne vaut rien.

Arrêtez ce travail, sacrifiez le passé, fondez-vous le plus tôt possible dans le grand tout américain. Votre devoir le demande, vos intérêts l'exigent... votre prospérité spirituelle et matérielle le réclame.

C'est M. Talbot Smith et ses lieutenants qui vous le déclarent.

Merci, M. Smith, *l'enfant terrible* ! Un homme averti en vaut dix.

Le Canadien est "vertueux, industriel et plein de cœur" —c'est vous qui le dites et j'en conviens—mais le Canadien a du sang breton et normand dans les veines et (vous ne semblez pas vous en douter) "cet animal est méchant."

Quand on l'attaque, il se défend.

Vous allez voir.

DEUXIEME LETTRE

M. TALBOT SMITH, AU NOM DE QUI PARLEZ-VOUS?

Tout d'abord, monsieur, il y a une question importante à régler entre vous et nous : Au nom de qui parlez-vous ?

*

* *

Serait-ce au nom des Américains ?

Mais les Américains, en vrais amis de la liberté qu'ils sont, n'ont jamais demandé et ne demanderont jamais aux populations étrangères immigrées aux Etats-Unis d'abandonner la langue de leur mère-patrie, s'il plaît à ceux-ci de la parler au foyer domestique. Dès lors que ces immigrés parlent suffisamment l'anglais pour les relations sociales et politiques, qu'ils paient fidèlement leurs taxes et se soumettent de bon gré aux lois de la grande république, l'Américain ne s'informerait pas si le sermon se donne à l'église en allemand ou en italien. Il n'ira pas écouter aux portes pour savoir si la mère caresse ou gourmande ses enfants en polonais, en français ou en russe.

L'Américain a des vues plus larges et plus généreuses.

Il constate un fait.

Les Canadiens ouvriers envahissent la Nouvelle-Angleterre.

Ils forment la majorité des immigrants dans les trois États du Nord.

Ils se montrent tenaces à garder leur langue et leurs coutumes.

L'Américain regrette, sans doute de voir ce peuple laborieux si réfractaire à l'*américanisation*, mais, en définitive, il ne parle ni de persécution ni de suppression.

A-t-il jamais songé à persécuter les millions de citoyens libres qui, dans l'Ouest, parlent l'allemand et l'enseignent à leurs enfants?

* Donc, M. Smith, vous ne parlez pas au nom des vrais Américains de vieille souche.

*

* *

Parlez-vous au nom de l'Eglise?

Quand l'Eglise catholique, toujours si jalouse de conserver les droits de ses enfants et de respecter leurs libertés légitimes, a-t-elle décrété qu'un peuple catholique devait abandonner sa langue maternelle pour en apprendre une autre qu'on lui imposerait de force?

Quand a-t-elle donné pareilles instructions à ses missionnaires et à ses prêtres?

Est-ce donc là ce qu'a voulu Léon XIII en envoyant aux milliers d'Italiens en détresse spirituelle aux États des prêtres de leur langue et de leur nationalité?

Leur a-t-il dit: "Allez, parlez italien aux émigrés adultes, bâtissez pour eux des églises et des écoles, mais ayez bien soin dans ces écoles *de n'enseigner que l'anglais*. Votre œuvre cessera avec la génération actuelle, les enfants ne devront plus parler la langue de leurs mères car *c'est le devoir* et l'intérêt des catholiques immigrés de se fondre au plus tôt dans le grand tout américain."

Voyons, M. Talbot Smith, essayez donc la faire breveter votre invention à Rome. Je gage qu'on lui appliquera un sceau autre que le sceau de l'infailibilité.

*

* *

Parlez-vous au nom des évêques de la Nouvelle-Angleterre?

Eux, du moins, ont grâce d'état pour se prononcer sur une question aussi importante.

Dans leurs diocèses se trouvent plus de 400,000 Canadiens dont ils sont responsables devant Dieu.

Ecoutez ce que disent ces évêques :

Mgr Williams, archevêque de Boston, à la bénédiction de l'église canadienne de Lynn (1888) :

"... Quoique tous les catholiques aient la même foi, la même religion, les mêmes aspirations, *la langue est une cause raisonnable de séparation pour le culte public.*"

Mgr O'Reilly, évêque de Springfield, à la bénédiction de l'école canadienne de Holyoke (1883) :

"... Le grand moyen pour les Canadiens de conserver leur foi, *c'est de conserver leur langue, de rester attachés à leurs coutumes et de faire instruire leurs enfants dans leur langue maternelle.*"

Mgr de Goësbriand, évêque de Burlington, dans son *Appel* en faveur des Canadiens :

"... Dieu, dans sa Providence, veut que les nations soient évangélisées, au moins généralement, par des apôtres qui parlent leur langue, qui connaissent leurs habitudes et leurs dispositions."

"Les Canadiens ont besoin de missionnaires de leur nation."

Mgr Wadhams, évêque d'Ogdensburgh, à Rogersville, N. Y. :

"... Sans doute, il faut étudier l'anglais..... mais il ne faut pas négliger le français. La connaissance de cette langue ajoute une seconde vie, un monde nouveau d'idées à ceux qui la possèdent."

Les évêques de la Nouvelle-Angleterre ne semblent pas plaider votre cause, M. Smith, ni pour la première ni pour la seconde génération.

*

* *

Parlez-vous au nom des pères de famille?

Où est l'acte qui vous a fait leur mandataire? De quel droit vous immiscez-vous dans cette question d'éducation intime où le père de famille seul est maître absolu et juge compétent?

En vertu de quelle autorité lui dictez-vous ce commandement jusqu'ici inconnu dans l'Eglise :

“A tes enfants tu apprendras
La langue anglaise seulement.”

Encore une fois, monsieur, au nom de qui parlez-vous? Est-ce au nom de M. Talbot Smith tout court, ou dans les intérêts de quelques intrigants cachés dans les coulisses et qui vous soufflent vos tirades échevelées contre les Canadiens?

Cela simplifierait la question et en rendrait la solution facile.

Quelques coups d'épingle suffisent à dégonfler une outre chargée de vent; en face d'un canon on devient plus soucieux.

Dites-nous donc, enfant terrible, une naïveté de plus.

Etes-vous une outre ou un canon? Et si vous êtes canon, qui vous a chargé à mitraille pour tirer contre les Canadiens-français?

Well, sir, in the name of Heaven, why don't you let us alone? why don't you mind your own business?

TROISIEME LETTRE

QUE DEMANDE M. SMITH AUX CANADIENS DE LA NOUVELLE-ANGLETERRE?

Peu de choses....

1o. De cesser immédiatement d'enseigner la langue française dans les écoles et couvents de paroisse, et de la remplacer par la noble langue des Anglo-Américains.

2o Dès que les vieux Canadiens avec leurs vieilles auront disparu, d'abolir l'usage du français dans les 120 églises et chapelles où on le parle actuellement, et même à la maison.

3o. De supprimer les 210 sociétés de St-Jean-Baptiste qui se sont organisées dans les États de l'Est. Ce sont des sociétés nationales. Elles ont pour programme de garder notre Religion, notre Langue, nos mœurs catholiques. Or, des hommes sages, au congrès de Baltimore, ont décidé que l'Eglise catholique ne connaît ni Nord, ni Sud, ni Est, ni Ouest, et que les sociétés nationales, comme telles, n'ont pas de raison d'être en ce pays.

4o. Il faudra sacrifier aussi les 15 journaux canadiens-

français de la Nouvelle-Angleterre. Leurs rédacteurs, au dire de M. Smith, sont des "démagogues" qui font du capital politique en exhortant les Canadiens à garder leur langue et leurs coutumes nationales. Ils vivent en exploitant de pareilles chimères. Supprimons-les. Les Canadiens ne liront plus que les journaux américains et les romans à dix sous (*dime novels*) et bien plus facilement ils prendront ainsi les idées, les mœurs, les habitudes du peuple américain dont ils font partie.

50. L'on renverra en Canada les 240 prêtres dévoués venus ici avec leurs compatriotes. Ils ont bâti de magnifiques églises et de splendides couvents, formé des paroisses florissantes qu'ils desservent avec un zèle digne de tout éloge, mais... ces prêtres parlent un mauvais anglais (*broken English*). Ils ont eu la naïveté de résister à l'américanisation et de rester Canadiens de cœur et de sentiments. Ils encouragent leurs gens à suivre cet exemple.

Leur utilité va cesser.

On les remplacera par des prêtres américains de langage, américains d'allures, américains d'idées, et les Canadiens s'en trouveront bien mieux.

60. Dans son zèle pour le plan admirable de conciliation qu'il a conçu, M. Smith va même jusqu'à inviter les pieuses feuilles protestantes à faire campagne avec lui contre les Canadiens-français catholiques. Bien plus, il fait appel à la bonne volonté des puritains pour passer quelques lois qui l'aideront dans sa croisade patriotique!

C'est d'une grandeur d'âme admirable!

Faisons, nous aussi, preuve de bonne volonté et suggérons à l'aimable homme un projet de loi qu'il pourra proposer aux intelligents puritains du Vermont et du New Hampshire.

"BILL TALBOT

Projet de loi pour arrêter l'immigration canadienne-française dans la Nouvelle-Angleterre.

ARTICLE I.—L'émigration canadienne-française aux Etats-Unis est supprimée.

ARTICLE II.—Une muraille de Chine sera élevée sur la frontière entre le Canada et les Etats de l'Est pour empêcher les Canadiens d'envahir de plus en plus la Nouvelle-Angleterre. Elle aura au moins 800 milles de longueur.

ARTICLE III.—M. Talbot Smith en sera nommé le gardien. Il examinera avec soin tous les Jean-Baptistes qui se prépareront à émigrer et ne laissera passer que ceux qui parleront anglais et qui promettent de le faire apprendre à leurs enfants.

ARTICLE IV.—Les Canadiens émigrés cesseront d'être Canadiens-français dès qu'ils mettront le pied ici. Ils ne seront plus que des citoyens de cette grande république.

ARTICLE V.—Tout Canadien qui apprendra le français à ses enfants sera passible d'une amende de \$500 et de deux ans d'emprisonnement.

ARTICLE VI.—Tout Canadien qui sera surpris parlant français dans les rues de la Nouvelle-Angleterre, sera fouetté ignominieusement sur la place publique et renvoyé en Canada, pour avoir manqué au devoir d'un citoyen américain, en se servant d'une langue étrangère."

A ces conditions, M. Talbot Smith va remettre dans le fourreau sa bonne lame de Tolède et vous donner le baiser de paix.

Eh, quoi! Canadiens, vous hésitez! vous ne vous précipitez pas, avec ensemble, dans les bras généreux de M. Smith!

Vous ne semblez pas goûter ses offres magnanimes!

Allez, vous n'êtes qu'une bande d'innocents, sans intelligence et sans cœur.

M. Talbot va dégainer de nouveau.

Gare à l'"Enfant terrible!"

QUATRIÈME LETTRE

OU L'ON ENTREPREND DE FAIRE VOIR CLAIR AU RÉDACTEUR-EN-CHEF DE LA "CATHOLIC REVIEW."

Voyons, M. Smith, peut-être, après tout, n'êtes-vous pas aussi farouche que vous en avez l'air.

Dans la campagne que vous entreprenez contre nous, il peut y avoir plus d'ignorance que de malice et plus de mauvaise humeur passagère que de conviction basée sur une étude approfondie de la question qui nous occupe.

Dites-moi donc, franchement, connaissez-vous bien la situation des Canadiens-français dans la Nouvelle-Angleterre?

Savez-vous les forces dont ils disposent?

Etes-vous bien au courant de leurs aspirations?

J'en doute; autrement, homme d'esprit comme vous l'êtes, vous ne les traiteriez pas d'une façon si cavalière et si impertinente.

Si vous avez la patience de m'écouter, je vais vous renseigner sur tous ces points.

*
* *
*

Il y a plus de 800,000 Canadiens-français émigrés aux Etats-Unis, à l'Ouest et à l'Est; mais comme ceux de l'Est, vos voisins, semblent surtout exciter votre bile, nous allons nous occuper de ce groupe d'une manière spéciale.

SITUATION DES CANADIENS DANS LA NOUVELLE-ANGLETERRE ET LE NORD DE L'ÉTAT DE NEW-YORK.

Nous sommes là plus de 400,000 et notre nombre augmente constamment.

Nous formons la majorité des catholiques au moins dans quatre diocèses.

Diocèse d'Ogdensburg (N. Y.)—

Catholiques	63,520
Canadiens-français	42,500

Diocèse de Burlington (Vt.)—

Catholiques	46,000
Canadiens-français	32,204

Diocèse de Manchester (N. H.)—

Catholiques	70,000
Canadiens-français	40,302

Diocèse de Portland (Me.)—

Catholiques	71,000
Canadiens-français	43,500

Total des catholiques dans ces quatre diocèses	250,520
Total des Canadiens français	158,506

Ce qui nous donne une majorité de 92,014

Et nous augmentons de plus en plus, tandis que les catholiques américains diminuent dans ces parages.

*
* * *

Dans les autres diocèses nous formons une portion considérable de la population catholique totale.

Diocèse de Boston (Mass.)—

Catholiques	510,000
Canadiens-français	45,000

Boston seul contient bien près de 200,000 catholiques, et les Canadiens y comptent pour 10,000.

Donc, dans le reste du diocèse on aura :

Catholiques	300,000
Canadiens-français	35,000

Diocèse de Springfield (Mass.)—

Catholiques	170,000
Canadiens-français	69,800

Plus du tiers de la population catholique.

Diocèse de Providence (R. I.)—

Catholiques	195,000
Canadiens-français	53,603

Tout près du tiers des catholiques. Je garantis l'exactitude de cette statistique.

Elle est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité.

Donc, dans ces sept diocèses sur une population catholique totale de 1,079,000, les Canadiens-français comptent 351,743, c'est-à-dire pour plus du tiers.

Et ce sont ces 350,000 catholiques que vous voulez ostraciser et anéantir !

*
* * *

Vous entreprenez là une rude besogne, M. Smith.

Connaissez-vous les œuvres que ces Canadiens ont su mener à bonne fin en moins de 25 ans ?

Ils ont bâti 120 églises ou chapelles où l'on parle français.

Ils ont construit 50 grands couvents où des religieuses du

Canada donnent une instruction catholique et française à plus de 30,000 enfants.

Ils ont organisé 210 sociétés de St. Jean-Baptiste pour garder leur Religion, leur langue, leurs mœurs.

Ils possèdent 15 journaux français.

Ces Canadiens ont à leur service, pour le spirituel et le temporel, 246 prêtres canadiens ou français, 225 médecins canadiens, etc.

Savez-vous combien sont devenus propriétaires et électeurs depuis 25 ans?

Propriétaires canadiens	15,770
Electeurs	35,465

Et ces Canadiens augmentent constamment, ils vont submerger complètement, en quelques années, toutes les autres nationalités de l'Est. Je le sais, l'idée ne vous sourit guère, non plus qu'à ceux qui vous inspirent et qui prudemment se cachent derrière le paravent. Mais que voulez-vous y faire? Essayez donc, même avec l'appui de vos amis les puritains, d'arrêter ce flot d'immigration canadienne. Vous feriez aussi bien d'essayer de barrer le St-Laurent.

Le mieux serait d'en prendre votre parti, une fois pour toutes, et de laisser faire.

L'Eglise n'y perdra pas, soyez-en sûr.

C'est donc à tout un peuple, bien organisé pour la défense, que vous vous attaquez. Or, ce peuple est bien décidé non seulement à garder les droits qu'il a loyalement conquis, mais encore à réclamer ce qu'on cherche à lui refuser sans raison avouable.

M. Talbot Smith, vous arrivez trop tard.

(A suivre)

Polonais et lithuaniens (1)

Je n'apprendrai rien de nouveau à vos lecteurs en leur disant que la Pologne est un pays persécuté. Elle a eu beaucoup à souffrir, tantôt de la part du hakatisme prussien et tantôt de la part du tsarisme russe. Elle a déployé pour maintenir sa langue et rester fidèle à sa religion, un courage héroïque et une ténacité qui ont arraché à plus d'un de vos écrivains des cris d'admiration émue. La Pologne est un pays opprimé, c'est entendu. Loin de nous l'idée de vouloir lui enlever l'auréole qui s'attache à son front de persécutée. Mais pourquoi faut-il que ce peuple généreux use à l'égard de frères plus faibles de procédés vexatoires que ne renieraient pas un tsar ou un kaiser ? Pourquoi faut-il que, persécutés, les Polonais se fassent persécuteurs à leur tour ? C'est la question que je voudrais poser devant vos lecteurs. Qu'ils me pardonnent de venir déranger des convictions déjà anciennes ou de ternir un peu leurs enthousiasmes en leur montrant si librement le revers de la médaille.

On sait qu'au XIV^e siècle deux pays indépendants, la Pologne et la Lithuanie, dont le territoire s'étendait de la mer Baltique jusqu'à la mer Noire, se sont réunis sous une couronne tout en gardant leur autonomie intérieure propre. Le souverain de la Lithuanie, Jagellon, en se mariant avec la reine polonaise Hedvige, est devenu aussi le roi héréditaire du royaume de Pologne. Au XVI^e siècle, la noblesse polo-

(1) L'article qui précède, publié par la *Croix* de Paris, touche de trop près aux questions qui nous intéressent pour qu'il n'ait pas ici sa place marquée. Voici, du reste, comment les rédacteurs de la *Croix* le présentèrent à leurs lecteurs :

“ Un de nos amis de Lithuanie, de passage à Paris, ayant attiré notre attention sur la situation déplorable faite à la langue lithuanienne, et au peuple lithuanien, ce grand journal qu'est la *Croix* devait à ses lecteurs et à lui-même d'accueillir les doléances de l'opprimé, quel que soit l'oppressé. Nous laissons du reste à notre correspondant la responsabilité de ses allégations, que nous croyons d'ailleurs fondées. Cela ne veut pas dire que nos sympathies fassent défaut au grand peuple polonais. Son énergie devant la persécution, sa constance dans la foi catholique, sa culture, supérieure à celle de ses maîtres allemands et russes, lui méritent toute notre déférence.”

naise, prévoyant l'extinction de la dynastie lithuanienne qui était le lien unique entre ces deux pays, a forcé le roi Sigismond-Auguste à resserrer les liens de la Pologne et de la Lithuanie. C'est à Lubin, en 1569, que s'est faite l'union entre la Lithuanie et la Pologne. Il y fut stipulé que les deux pays auraient un souverain et un Parlement communs, mais que les Lithuaniens garderaient leur armée et leurs institutions judiciaires et administratives. Cette union s'opéra malgré les plus rigoureuses protestations de la noblesse lithuanienne. Après la mort de Sigismond-Auguste, le trône de ce pays devient électif. Enfin, après de nombreux revers de fortune, la république lithuano-polonaise, à la fin du XVIIIe siècle, a perdu son indépendance, de sorte que la Pologne a été partagée en trois, entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, et la Lithuanie en deux, entre la Russie et la Prusse.

Les contacts de cette longue vie commune ont eu pour conséquence l'absorption de notre aristocratie nationale par l'aristocratie polonaise. Tandis que les masses sont restées fidèles à leurs coutumes et ont gardé leur langue, la noblesse s'est polonisée tellement qu'elle a honte de parler la langue de ses ancêtres. Le clergé lithuanien se recrutait dans sa plus grande part chez les nobles appauvris qui partageaient les préjugés de leur classe. Quant aux prêtres qui sortaient du peuple en rentrant en rapport avec leurs aristocratiques collègues, ils finissaient par penser avec eux et comme eux. Une part considérable du peuple s'est polonisée aussi.

Il ne sera pas sans intérêt de voir en quelques traits rapides les relations entre les Polonais et les Lithuaniens après la chute de la République lithuano-polonaise. Je ne reparlerai pas ici des habitants de la Russie Blanche et de la Petite-Russie bien que leur situation par rapport aux Polonais ne soit pas sans analogie avec celle des Lithuaniens.

Après avoir perdu l'indépendance, la noblesse et le clergé ont compris que la langue est, après la religion, le lien le plus fort qui rattache l'individu à une collectivité donnée. C'est pour cette raison que les classes dirigeantes se sont lancées avec beaucoup de zèle dans la propagation de la langue polonaise en Lithuanie. La polonisation se faisait par toutes les voies possibles. Dans les écoles, on n'enseignait qu'en Polonais. Il était défendu aux enfants de parler autrement que polonais. On infligeait des peines barbares à ceux des écoliers qui se permettaient de parler lithuanien. C'est pourtant encore l'Eglise qui a été l'agent le plus efficace de la polonisation.

Le chant, les prières, la récitation du cathéchisme, les sermons, tout cela beaucoup de prêtres l'employaient au service de leur zèle polonisateur. Le mouvement polonisateur était surtout énergique quand l'évêque lui-même appartenait à cette nationalité. On a même vu assez souvent des chefs des diocèses lithuaniens attacher plus d'importance à la polonisation de leurs ouailles qu'à leur christianisation. Parmi les évêques, grands apôtres du polonisme en Lithuanie, il faut citer Mgr Strazynski, nommé en 1837 évêque du diocèse de Seyny (province Souvalki). Il avait le bon goût d'appeler langue des moutons la langue lithuanienne dont la beauté a pourtant frappé des philologues distingués en France. Cet évêque, par ses "décrets de réformes" a proscrit de plusieurs églises l'emploi de la langue lithuanienne en la remplaçant par l'emploi de la langue polonaise (1). Et il alla jusqu'à imposer la langue polonaise dans des paroisses où le peuple même aujourd'hui ne parle que lithuanien.

Il s'est répandu une fausse opinion que la langue lithuanienne n'est qu'un patois polonais, mais en réalité, la différence entre ces deux langues n'est pas moindre qu'entre l'allemand et le français. Mais, revenons à Mgr Strazynski. Il exhortait son clergé à ouvrir le plus grand nombre possible d'écoles, mais on devait y enseigner à lire et à écrire en polonais. Ces mesures sont si invraisemblables qu'on se demande comment le peuple a pu obéir à ces étranges "décrets de réformes". On parvient à le comprendre en considérant l'atmosphère d'esclavage où avait toujours vécu le peuple. Un long servage avait trop courbé les volontés pour qu'on pût songer à aucune tentative de résistance. Aussi, les efforts des Polonais n'ont-ils eu que trop de succès. On croit rêver quand on parcourt les documents, historiques pourtant, qui racontent cette invasion de la "culture supérieure polonaise". Des districts entiers, sous le travail infatigable de la noblesse et du clergé, sont devenus polonais. Ils y ont réussi d'autant plus facilement que les protestations de la part de la noblesse ont été très rares. Et pour ce qui est des prêtres, ceux qui ont essayé de favoriser le mouvement nationaliste ont été persécutés par leurs supérieurs ecclésiastiques (2). Pour ne pas être trop longs, nous nous abstenons de donner des détails, bien qu'ils soient intéressants.

(1) Revue scientifique *Lietuviu Fauta*, p. 372-377, pro 1909. Vilna.

(2) *Lietuviu Fauta*, p. 256-263, pro 1908. Vilna.

Le décret d'affranchissement promulgué par le gouvernement russe en 1861 a produit des modifications profondes dans les relations du peuple avec ses anciens seigneurs, laïques et ecclésiastiques. A partir de cette époque, commence une ère nouvelle pour les nationalistes, qui se trouvaient sous la domination de l'ancienne Pologne. Les paysans, enrichis par leur travail, envoient leurs enfants aux écoles inférieures, moyennes et aux Universités. Une partie des jeunes étudiants lithuaniens se débarrasse assez vite des principes politiques de l'école polonaise, qui proclamait la nécessité de travailler au rétablissement de la Pologne, à la propagation de la langue polonaise. Heureusement encore, à cette époque, un des sièges épiscopaux, celui de Kovno, a été occupé par un homme de tact et de perspicacité et doué d'un vrai génie administratif. Mgr Valancius ou, comme il dut s'appeler, conformément aux exigences de la mode, Wolonczewski, était le fils d'un paysan. Il a le grand mérite d'avoir rompu avec la tradition du clergé lithuanien, vassal fidèle de la noblesse, et d'avoir attiré l'attention de son clergé sur le peuple. Le mouvement imprimé par lui dans cette voie nouvelle a été tellement fort, qu'il semble vivre encore par son influence au milieu du vaillant clergé, bien qu'il soit mort en 1875. Plusieurs fois, il a été dénoncé à Rome comme un évêque suspect, mais toujours il a su se justifier. Malheureusement, c'est le seul diocèse qui a eu la chance de posséder un si digne prélat. Dans deux autres immenses diocèses lithuaniens, celui de Vilna et celui de Seyny, le clergé, de concert avec la noblesse, continuait à poloniser le pays. Les prêtres nationalistes ont été persécutés. On a introduit la langue polonaise dans plusieurs paroisses où le peuple ne comprenait que le lithuanien. Pour faire disparaître la langue lithuanienne, on l'a appelée et on l'appelle parfois encore aujourd'hui, la langue païenne. Les partisans du mouvement national lithuanien sont appelés *litvoman*, pour indiquer qu'ils sont atteints d'une manie *sui generis*. La tactique polonisatrice de l'évêque de Vilna, Mgr Zvieroviez, consistait à envoyer les prêtres lithuaniens dans les paroisses où on ne parle plus le lithuanien, et au contraire à envoyer les prêtres polonais dans les paroisses purement lithuaniennes. Sous cet évêque, la persécution de la langue lithuanienne en est venue au point qu'une croix du grand jubilé ecclésiastique en 1900 a été arrachée aux murs de l'église Saint-Nicolas à Vilna, uniquement à cause de l'inscription lithuanienne qu'elle portait. Cette croix a été envoyée à Rome pour permettre

au Saint-Siège d'en contrôler la caractère catholique. Le dernier évêque de Vilna, le baron de Ropp, a continué à ce point de vue la politique de son prédécesseur, tout en évitant les excès. Il s'en produit des anomalies incroyables. En veut-on un exemple ? A l'époque révolutionnaire, en 1905, dans une paroisse du diocèse de Vilna, le sacristain et l'organiste faisaient en lithuanien des discours socialistes devant le peuple réuni au marché de la semaine, tandis que le curé ne prêchait qu'en polonais et ignorait le lithuanien. Les lithuaniens se plaignirent à Rome, mais l'unique résultat obtenu fut la réintroduction de la langue lithuanienne dans une des églises de Vilna, dont elle avait été complètement chassée. De plus, sur les ordres de l'administrateur actuel du diocèse, on commence à la réintroduire dans des paroisses rurales du diocèse de Vilna. Il en est de même dans d'autres diocèses, mais ces mesures rencontrent une résistance énorme de la part des plus riches propriétaires fonciers. Un curé, par exemple, dans une paroisse lithuanienne ne pouvant pas supporter l'absurde tyrannie qui lui imposait de prêcher aux Lithuaniens en polonais, langue que la paroisse, dans sa plus grande part, ne comprend pas, demande l'autorisation à l'évêque de prêcher en langue intelligible. Les propriétaires fonciers organisent alors un groupe de chanteurs, qui, dès que le curé commence à prêcher en lithuanien, se met à chanter pour lui couvrir la voix. Les autres pionniers de la culture polonaise en Lithuanie, pour conjurer le péril du "paganisme lithuanien" s'arrangent autrement. Ils groupent quelques dizaines d'hommes, qui occupent les premières rangées devant le maître-autel, et quand le curé commence à prêcher en lithuanien, les manifestants, parfois sous le commandement des organisateurs eux-mêmes, commencent à se diriger vers la sortie de l'église. C'est leur façon à eux de faire savoir au curé que personne ne veut d'un sermon en lithuanien. On en arriva récemment à de vraies batailles rangées à coups de chandeliers, de drapeaux et de tout ce qu'on trouve à la portée de la main. A la suite de ces troubles, les églises restent fermées pendant plusieurs années. On peut en signaler : par exemple, Berezniki en 1904, où l'église a dû rester fermée au moins pendant deux ans ; Kalvaria (les deux dans la province de Souvalki), en 1906 ; Kormialov, en 1909 (province de Kovno). Nous n'en citons pas d'autres, parce que nous ne nous rappelons pas la date exacte. Parfois, les curés lithuaniens sont forcés de recourir à la police contre ces perturbateurs de l'ordre public. Mais alors, les journaux polonais les appellent traîtres.

La presse polonaise couvre et défend ses compatriotes. Elle n'accepte pas de correspondances signalant ces désordres sous leur propre jour et ne condamne jamais ses compatriotes pour ces barbaries ; elle déclare toujours responsables les chauvinistes lithuaniens". Mais elle ne ménage pas les phrases sonores pour exprimer aussi les sympathies pour les lithuaniens. Elle ne les appelle autrement que la nation sœur, le peuple frère. Mais ce ne sont là que des mots. Dernièrement, la Douma russe elle-même a été le témoin de la fraternité éclatante qui relie les Polonais et les Lithuaniens :

A une des dernières séances de la Commission d'instruction à la Douma, les députés polonais, de concert avec l'extrême droite, ont voté un projet de loi d'après lequel l'enseignement primaire en langue nationale est interdit pour la Lithuanie.

Aux termes de cette loi, l'enseignement doit être donné en russe. Encore un fait :

Dans ces derniers temps, les Polonais se sont décidés à poloniser la Lithuanie par la voie de colonisation. A cet effet ils ont établi, à Varsovie, une agence pour favoriser l'immigration polonaise. Cette agence fonctionne sous le nom "Inzynier Klobski et Ska". Dans ses lettres aux propriétaires polonais, elle se vante d'avoir acheté un nombre considérable des biens en Lithuanie dans le but que nous avons signalé ! Ils n'ont pas honte de pratiquer contre les Lithuaniens l'expropriation que les Allemands appliquèrent à leurs frères de Posnanie.

Et maintenant que les lecteurs sont éclairés sur les faits, nous leur demandons : Un pareil peuple a-t-il le sens de la solidarité catholique ? *Haud ignara mali miseris succurrere disco*, disait le poète. Un peuple persécuté ne doit-il pas puiser dans les injustice dont on l'abreuve le souverain dégoût de la tyrannie et des tracasseries mesquines ? Ne doit-il pas faire taire toutes les rivalités de race et s'unir à un peuple frère par le double lien d'une religion commune et d'un commun esclavage ? Toute autre attitude n'est ni logique, ni loyale, ni surtout chrétienne. On ne peut pas avoir deux poids et deux mesures, l'une qui servirait à juger la tyrannie qu'on subit, et l'autre pour celle qu'on fait subir. Toutes les oppressions se valent. Si celle des Russes ou des Prussiens est insupportable, celle des Polonais ne peut être appelée bienfaisante.

Rānkus.

La Documentation

Quelques documents essentiels, mémoires, résolutions, articles de journaux, etc., concernant les écoles bilingues attaquées par Mgr Fallon.

LETTRE DE MGR FALLON

“ Le 22 septembre dernier, à cause de certains articles publiés dans la presse quotidienne, où l'on me représentait comme hostile à la langue française et aux intérêts canadiens-français, et, surtout, à cause de l'accusation portée contre moi, que j'avais défendu l'enseignement du français dans les écoles de Belle-Rivière et de Walkerville, j'ai publié un manifeste dont je cite les paragraphes suivants :

LE MANIFESTE

“ Jamais, par mes paroles ni par mes actes, je n'ai témoigné la moindre hostilité à l'égard des intérêts de la population canadienne-française. Et jamais, à aucun moment ni en aucun lieu je ne me montrerai hostile à leur égard, quelles que soient les provocations dont je puisse être l'objet. Un grand nombre d'entre eux vivent dans les limites de mon diocèse et j'ai autant de sollicitude pour leur bien-être, spirituel, ou temporel, que j'en ai pour n'importe quelle autre fraction du troupeau confié à mes soins.

“ Jamais je n'ai fait la moindre objection ni à l'enseignement du français ni à l'enseignement d'aucune autre langue, conformément aux lois de la Province d'Ontario et aux règlements du ministre provincial de l'Education.

“ Dernièrement un mémoire de l'hon. M. Hanna à l'hon. Dr. Pyne, censé rapporter une conversation que j'avais eue à Sarnia avec le premier de ces messieurs, a été rendu public. L'intention évidente de cette publication est de détruire mes déclarations antérieures.

LE MEMOIRE HANNA

“ Je désire exonérer complètement M. Hanna de tout soupçon de déloyauté dans cette affaire. Je suis convaincu qu'il n'a rien eu à faire avec la publication de ce mémoire, qui, tel que publié, est injuste pour lui comme pour moi. Je vais dire clairement qui doit porter la responsabilité de cette action. La démission du secrétaire particulier du Ministre des Travaux publics ne touche en rien à la racine du mal. Je ne dois rien aux hommes publics si ce n'est justice, et je n'attends rien autre chose de leur part. La démission de M. Maisonville a mis trop de temps à venir. Il y a quatre mois que j'ai informé privément l'hon. Dr. Rhéaume que son secrétaire avait envoyé à la “Detroit Free Press” un article libelleux dirigé contre

moi. Ceci avait lieu bien peu de temps après le vol du mémoire Hanna.

Je m'abstins dans le temps de mettre le Premier Ministre au courant de cette affaire, et cela par désir d'être plus que loyal envers le Dr Rhéaume. Je sais que sir James Whitney ne tolérerait pas un seul instant qu'un employé rémunéré par le gouvernement de cette province, reçoive en même temps des journaux un salaire pour fomenter des querelles de races. Le Dr Rhéaume entreprit presque d'excuser son secrétaire et, quoiqu'il promit de faire une enquête, je n'en entendis plus parler. J'aimerais maintenant savoir comment le Dr Rhéaume n'a pu découvrir en quatre mois ce que Sir James Whitney a trouvé et résolu en 48 heures. Je n'hésite pas à dire que M. Maisonville n'a jamais eu le sommeil troublé par l'excès de sévérité que son indigne conduite inspira à son chef officiel.

SANS AIGREUR

“ Je ne vois pas pourquoi un sujet d'aussi grave importance que celui de l'éducation de nos enfants serait discuté avec aigreur. Je n'ai jamais tenu secrètes mes vues sur les effets désastreux du système prétendu bilingue dans la province d'Ontario.

Je les ai exprimées très clairement aux prêtres de mon diocèse pendant leur retraite anuelle en juillet dernier. J'ai dit quelles étaient mes raisons de m'y opposer. Je ne parlais pas sous le sceau du secret ni confidentiellement. Le sténographe ecclésiastique qui a rendu publiques mes paroles, quoique l'on puisse penser de son tact, n'est aucunement coupable d'avoir dévoilé une communication confidentielle. Mais il a été déloyal et malhonnête en supprimant ma déclaration faite en même temps que, loin d'être hostile à la langue française, je favoriserais l'établissement d'écoles dans le but de donner aux enfants qui le désirent une instruction complètement française. La suppression de cette déclaration était utile au but poursuivi par cet agitateur clérical.

LES FAITS

“ Dans le cas du mémoire de M. Hanna, il n'y avait non plus rien de confidentiel dans la conversation que j'eus avec lui. Je lui communiquai mes vues et lui fis connaître certains faits, parce que, avec ses collègues du cabinet ontarien, il est le gardien de l'instruction publique. Non seulement dans certaines parties de mon diocèse l'instruction est dans un état déplorable, mais s'il fallait porter quelque attention aux demandes ridicules du Congrès canadien-français d'Ottawa, cet état deviendrait plus déplorable encore. J'étais consentant à ce que M. Hanna se serve des informations que je lui donnais, et qui semblaient l'étonner, de quelque manière qu'il lui plairait. Cependant je dois dire que sa version telle que publiée, et plus particulièrement dans ce qui a rapport à une réunion des évêques d'Ontario—qui est absolument sans fondement—laisse comprendre en plusieurs endroits des choses qui ne découlent pas de notre conversation telle que je me la rappelle.

POINTS ESSENTIELS

“ Mais sur les points essentiels, M. Hanna a exposé mes vues avec une exactitude absolue et je désire les affirmer de nouveau. Le prétendu système d'éducation bilingue, tel qu'il existe dans certaines

parties de la province d'Ontario est absolument futile quant à l'enseignement de l'anglais et du français, et il est absolument hostile aux intérêts bien entendus des enfants anglais aussi bien que français.

"Je citerai quelques faits pris au milieu d'une multitude d'autres que j'ai recueillis au cours de ma tournée dans le diocèse de London."

"Dans les paroisses canadiennes-françaises de Belle-River, Big Point, French Settlement, McGregor, Ruscombe, Staples, Stoney Point, Paincourt et Tillbury, où il y a plus de 2,000 enfants inscrits aux écoles, dix seulement ont pu subir les derniers examens d'admission. C'est de certaines paroisses plus haut nommées que les protestations sont les plus criardes quand je dénonce cet état de chose comme une honte. Si les écoles séparées sont mauvaises dans ces districts, les écoles publiques bi-lingues sont encore pires.

LA SITUATION

"Dans les neuf paroisses particulières, les écoles publiques ont réussi à faire subir avec succès les examens d'admission à sept élèves, dont quatre de Tillbury, et un de chacune des trois paroisses de McGregor, Big Point et Paincourt. Les autres n'en ont pas fourni un seul. Et je pourrais citer encore plusieurs cas aussi concluants. Ces faits me sont communiqués sous la signature même des prêtres de ces paroisses.

"Est-il étrange que j'éleve ma voix au nom de tous les enfants qui vivent dans ce que j'appellerai la bande bilingue de mon diocèse? Et n'est-il pas monstrueux que pour cela, je sois accusé d'hostilité à l'égard de la langue française et des intérêts du peuple canadien-français. Dans les écoles qui souffrent de ce mal ni le français ni l'anglais ne sont enseignés ou parlés convenablement. Les règlements du département de l'instruction publique sont en maintes circonstances ouvertement violés.

A cause des conditions défectueuses de ce système, les enfants ne vont pas du tout à l'école ou en sont retirés le plus souvent.

D'AUTRES FAITS

"Pendant ma récente tournée de confirmation, le curé canadien-français d'une paroisse du comté d'Essex, me dit en présence de témoins :

"La moitié des garçons que vous avez confirmés ce matin (ils sont âgés de 11 à 16 ans), ne savent ni lire ni écrire. Chaque année depuis que je suis ici, j'ai offert une médaille d'or à l'enfant qui passerait l'examen d'admission.

Pas un seul encore ne l'a subi avec succès!"

Un autre curé fit une déclaration tout aussi décourageante au sujet de l'ignorance de ses pupilles. Tout à côté de chez lui se trouve un autre district où, pendant les 25 dernières années, pas un seul enfant n'a pu subir l'examen d'admission. Et six des dix-huit prêtres canadiens-français en service actif dans mon diocèse m'ont exprimé leur extrême mécontentement au sujet de l'instruction donnée aux enfants dans les écoles prétendues bilingues.

A QUI LA FAUTE

"Et maintenant, ce n'est ni la faute des enfants, ni celle de leurs maîtres, c'est le système qui est fautif et c'est contre ce système et

contre son extension, dont nous sommes menacés, que je proteste.

“ Ma protestation se base sur les droits des enfants à une instruction qui leur assure une place dans la communauté dans laquelle ils sont appelés à vivre et qui leur ouvre les avenues du succès.

“ Dans l'état actuel des choses, ces enfants, ou bien resteront où ils sont et dans ce cas ils continueront à être ce qu'ils sont, ou bien ils iront dans Québec où ils seront considérés comme des renégats parce qu'ils ne savent pas le français, ou bien, au contraire, ils iront en quelque autre endroit où ils seront scieurs de bois ou porteurs d'eau parce qu'ils ne parlent pas anglais.

“ Le comté d'Essex est le plus bas dans l'échelle de l'instruction sur les neufs comtés qui constituent le diocèse de London. Tout fleurit dans ce comté, excepté l'instruction. Le pays abonde en riches moissons, en fruits supérieurs et en enfants sans instruction. On serait presque enclin à croire à l'existence d'une conspiration habilement ourdie par les ennemis des Canadiens-français, dans le but de les maintenir dans une position de perpétuelle infériorité intellectuelle.

LA LANGUE

“ A ceux qui prétendent que la langue est la gardienne de la foi, je réponds que c'est une foi étrange que celle qui pour être conservée a besoin du genre d'anglais ou de français qui s'enseigne dans les prétendues écoles bilingues du comté d'Essex et il me semble que la conclusion, dans ce cas, devrait être que la catholicité et l'ignorance sont deux termes qui se confondent.

“ Il n'est pas de meilleure preuve que ces déplorables conditions résultent du système d'école bilingue que de relever le nombre des enfants qui subissent avec succès l'examen d'admission dans les écoles séparées d'autres parties du diocèse de London. Dans la petite ville de Goderich, d'où je signe cette lettre, l'école séparée qui compte moins de — écoliers a fourni sept élèves qui ont passé cet examen d'admission; Dublin, avec 75 élèves, en a passé six; Ingersoll, un pareil nombre; Sarnia a passé onze élèves, dont un garçon, et tient la tête de la liste dans le comté de Lambton; St-Thomas en a passé 20; Stratford 18; Woodstock, 5, et l'un de ses élèves arriva premier dans North Oxford, et la ville de London, sur ses 600 élèves aux écoles séparées, en a passé 41.

MA CONDUITE

“ Windsor présente le meilleur résultat obtenu dans le comté d'Essex. Les écoles séparées ont fourni 30 candidats heureux sur 400 élèves. Et maintenant, le département de l'instruction publique, contrairement aux vœux du professeur et l'intérêt des écoliers,—et manquant à l'esprit de ses propres règlements—se propose de mettre en péril l'efficacité relative des écoles séparées de Windsor en leur imposant un inspecteur bilingue et, partant, en les inscrivant dans la colonne discréditée des écoles bilingues. J'ai protesté privement contre cette politique quand on l'a préconisée pour la première fois, et je proteste encore contre elle aujourd'hui. Je veux que le département de l'instruction publique s'en tienne à ses propres règlements. Je ne demande rien de plus. Et je m'oppose aux politiciens égoïstes qui contrôlent la nomination des inspecteurs d'écoles.

“ Dans l'examen d'admission, le certificat décerné aux concurrents heureux est-il nécessaire à l'entrée dans les carrières libérales? Il ouvre la porte à l'éducation supérieure. Placer l'enfant dans des

conditions telles qu'il ne puisse obtenir ce certificat, ce n'est pas seulement une violation du droit statutaire, mais c'est encore subversif au bien public.

CONCLUSIONS

" En conclusion, je désire affirmer de nouveau que je ne suis pas et ne serai jamais hostile à aucun des intérêts des populations canadiennes françaises considérées distinctement du reste de la population et il est faux de prétendre que mon attitude actuelle leur est hostile. Je sais, naturellement, que cette déclaration ne sera pas acceptée par ce groupement particulier de personnes qui, dans une province voisine ont été récemment qualifiées de pharisiens du catholicisme canadien : "ceux qui insultèrent le Cardinal Taschereau de son vivant et qui, mort, attaquent sa mémoire.

" Cette déclaration ne sera pas non plus acceptée par ceux qui dans l'Ontario imitent leurs amis de l'est de la rivière Ottawa ; mais je m'efforcerais de survivre à leur défiance. Je suis également très préparé aux élucubrations forcées du "Devoir", de la "Croix", de la "Vérité", du "Nationaliste", de la "Nouvelle France" et de la "Revue Franco-Américaine". Bien avant mon retour dans la Province d'Ontario, ces éminents journaux catholiques avaient commencé leur besogne d'attaques contre les évêques (business of Bishop-baiting.)

LEUR ARGENT

Je pourrais couvrir le territoire d'une ville avec les colonnes de leurs attaques contre les évêques, les archevêques et même les délégués du Pape. Il m'est arrivé parfois de supposer qu'ils sont secrètement subventionnés par le Grand Orient, ou par la Loge de l'Emancipation de Montréal. Je regarde donc leur hostilité comme un hommage, tandis que leur approbation me ferait douter de la rectitude de mes motifs et de la droiture de mon jugement.

Toute cette affaire n'est nullement une dispute entre catholiques de langue anglaise et catholiques de langue française. Ce n'est qu'une question relevant d'un grand mouvement.

" Dans cette discussion sont rangés d'un côté un certain nombre de Canadiens-français menés par de turbulents agitateurs. De l'autre côté se trouvent également des Canadiens-français en nombre important ainsi que le reste de la population de la province d'Ontario sans distinction de croyance ni de nationalité. Et qu'on me permette de hasarder cette prophétie, à savoir que lorsque ce dernier parti se rendra compte de la gravité de la situation, le système d'enseignement prétendu bilingue qui n'enseigne ni l'anglais ni le français, qui favorise l'incompétence, récompense l'hypocrisie et entretient l'ignorance, aura fait long feu.

(Signé) M. F. FALLON,
"évêque de London".

ON NE CROIT PAS

Extrait des minutes de l'assemblée de l'Association Canadienne-Française d'Education d'Ontario tenue dans les salles de l'Association, le 4 octobre, 1910:—

Attendu que l'Association a pris connaissance de la lettre de Sa Grandeur Mgr Fallon, évêque de London, datée le 23e jour de sep-

tembre, 1910, lettre qui a été publiée dans presque tous les journaux anglais et français du pays et dans laquelle Mgr Fallon dit :

" I have never issued nor caused to be issued, directly or indirectly, verbally, by writing, or in any other way, any order or mandate or even expression of opinion concerning the teaching of French or of any other language in the Separate Schools, or in any other schools in the Diocese of London, or anywhere else I have not, and I never have had any objection to the teaching of French or of any other language in accordance with the laws of the Province of Ontario and the Regulations of the Provincial Department of Education.

" This whole agitation, therefore, as far as I am concerned, is not only utterly baseless, but is also supremely unjust."

(TRADUCTION)

" Je n'ai jamais donné ou fait donner d'ordre ou mandat et je n'ai jamais exprimé d'opinion, directement ou indirectement, verbalement, par écrit ou d'aucune autre façon par rapport à l'enseignement du français ou de toute autre langue dans les écoles du diocèse de London ou d'ailleurs. Je n'ai pas et je n'ai jamais eu d'objection à l'enseignement du français ou de toute autre langue autorisée par les lois de la province d'Ontario et par les règlements du Département de l'Éducation de la province."

" Toute cette campagne est par conséquent, en autant que je suis concerné, dépourvue non seulement de fondement, mais aussi souverainement injuste."

Attendu que cette Association a reçu et détient présentement des documents assermentés par plusieurs personnes dignes de foi qui établissent la preuve des faits suivants :

1. Sa Grandeur Mgr M. F. Fallon, lors de la retraite ecclésiastique à Sandwich, le 14 juillet, 1910, dans une conférence aux prêtres de son diocèse, a prononcé les paroles suivantes : " Je suis opposé aux écoles bi-lingues parce qu'elles ne peuvent donner une éducation appropriée à nos besoins. L'école bilingue ne réussit pas dans la province de Québec et ne réussira pas non plus dans cette province." (Déclaration assermentée le 30 septembre, 1910, devant Charles J. Montreuil, juge de paix).

2. Qu'à la retraite annuelle des " Sœurs de St-Joseph, Mgr M. F. Fallon fit venir les Religieuses institutrices pour leur commander de ne plus enseigner le français." " Que la Révérende Mère Supérieure Générale, Mère Angèle, alla consulter Mgr Fallon ne pouvant croire que l'on défendit d'enseigner le français dans ses communautés de Belle Rivière et de Walkerville. Elle reçut l'ordre de dire à ses religieuses de ne plus enseigner le français."

(Déclaration assermentée le 30 septembre, 1910).

3. " Que vers le premier ou deux septembre, 1910, la Révérende Mère Supérieure Vincent de notre école (école St-Edouard de Walkerville) déclara avoir reçu ordre de Mgr Michel François Fallon, évêque de London, et de la Révérende Mère Supérieure, Mère Angèle, de la maison-mère de London, de ne plus enseigner un seul mot de français dans cette école, malgré les lois du pays et l'engagement existant depuis 1895. L'école ci-dessus mentionnée compte 85 pour cent d'enfants d'origine française."

(Déclaration assermentée par cinq citoyens de Walkerville, le 19 septembre, 1910, devant J. E. Dobie, juge de paix).

4. "Que vers le premier ou deux septembre, 1910, la Révérende Mère Supérieure Vincent de notre école, (École No. 1 Sandwich Est) déclara avoir reçu ordre de Sa Grandeur Mgr Michel François Fallon, Evêque de London, et de la Révérende Mère Supérieure (Mère Angèle), de la maison-mère de London, de ne plus enseigner un seul mot de français dans cette école, malgré les lois du pays et l'engagement existant depuis 1894. L'école ci-dessus mentionnée compte 95 pour cent d'enfants d'origine française."

(Déclaration assermentée par trois citoyens de Sandwich en septembre, 1910, devant Charles J. Montreuil, juge de paix).

5. En outre des documents assermentés ci-dessus, l'Association détient une lettre d'un des commissaires d'une école séparée à Belle Rivière, déclarant: "Que le premier septembre la mère du couvent est venue me voir et m'a notifié que l'évêque leur avait défendu d'enseigner le français dans la deuxième et la troisième classé. Nous avons eu une assemblée des Syndics et la résolution suivante a été envoyée:

"Moved by J. H. Strong, seconded par Alfred Gauthier:

"That the Sisters be notified to teach French in the rooms up to the third class and Catechism in all the rooms to the French children who are willing to take advantage of it."

(Lettre datée du 8 octobre 1910).

L'Association d'Education regrette d'avoir à conclure qu'elle ne peut ajouter foi à la dénégation publique de Sa Grandeur Mgr Fallon.

Vraie copie.

(Signé) C. A. SEGUIN,
Secrétaire.

ILE A VENDRE

SITUEE A ENVIRON 60 milles de Québec, dans le fleuve Saint-Laurent, qui a près de 15 milles de large à cet endroit. Facilement accessible toute l'année.

La superficie de l'île est d'environ 4,000 arpents, partie en bois et partie en terres. Foin de grève de première qualité et en abondance.

Endroit particulièrement propice à l'élevage des chevaux, des bêtes à cornes et des moutons.

Convien-drait parfaitement à un agriculteur, A UNE SOCIÉTÉ D'AGRICULTEURS ou encore à un ORDRE RELIGIEUX S'OCCUPANT DE CULTURE.

Excellent endroit de chasse. Les oiseaux sauvages y abondent; les bancs de poissons: sardines, harengs, aloses, anguilles, passent sur les batures de l'île où l'on pourrait établir des PECHES DE RAPPORT.

L'île contient un hâvre qui peut abriter les navires contre tous les temps. Prix à débattre.

S'adresser à J. A. LEFEBVRE,
4, case postale, Québec.

Les Idées de Mme Margeret

PAR

PIERRE DU CHATEAU

Elle avait revu Antoinette, cette fois maîtresse d'elle-même, et la jeune fille, tout en lui témoignant une affection filiale, gardait strictement le secret de ses pensées comme celui de son cœur.

La baronne eut un soupir à cette adresse ; puis elle se lamenta d'apprendre que le commandant allait s'éloigner de la région pour un temps indéterminé...

—Il ne me retrouvera plus !... Du moins, qu'il soit heureux, là-bas, vers la grande ville pour laquelle il semble si peu fait, avec sa passion des champs !... Mais à quoi un père ne renonce-t-il pas pour son fils ?... Il vous épargnera ainsi la solitude... Un jour, il me parlait de votre esprit de famille, du besoin que vous avez d'être entouré... Cela viendra, bientôt, sans doute... Je vous souhaite de trouver sans tarder la femme de votre choix...

Louis s'inclina. Il était debout pour prendre congé ; mais son ton recélaît une profonde amertume lorsqu'il répondit :

—La "femme de mon choix" est une ombre insaisissable, parée de tous les charmes d'un mirage dont se détournent mes yeux... puisqu'il n'est pas fait pour moi...

—Vous êtes un idéaliste ?... C'est bien de placer très haut son idéal et de façon que rien de vulgaire ne puisse y atteindre ; toutefois, il est dangereux de le rendre inaccessible... Je souhaite donc, une fois encore, que vous aidiez aux tentatives, en tendant la main aux bonnes volontés.

Il s'inclina de nouveau ; mais le sourire, tout de commande, qui glissa sur ses lèvres, semblait loin de promettre qu'il s'amenderait un jour...

Louis avait hâte de quitter cette maison témoin de la rencontre qui devait lui laisser un éternel souvenir, mais hâte aussi de confier à son père le secret brûlant.

Le commandant guettait le retour de son fils. Il le vit

venir à pas pressés, très pâle, comme courbé sous un fardeau lourd, mais l'œil brillant d'une intense lueur...

—Ah!...père...elle m'aime et je l'aime...et nous sommes séparés pour toujours!...

Très ému, il voulait des détails; mais Louis ne parlait qu'en mots entrecoupés, en phrases brèves où passait le désordre de son cœur. Il en ressortait, toutefois, qu'en rêvant d'une rencontre possible avec Gontran Herbelin, il s'était trouvé face face avec Antoinette qui venait prendre des nouvelles de Mme de Lignière, rapide entrevue où ils s'étaient compris rien que par le regard...

Mais elle avait invoqué le devoir et réclamé le silence. Quel devoir cruel l'obligeait donc à se sacrifier, à lui ravir à lui-même sa part de bonheur?...

La révolte avait grandi en lui, dominée par un sentiment de crainte, de respect indéfinissables qui l'avait fait se dérober aux questions de la baronne mise en éveil par son attitude contrainte, ses explications embarrassées...

Le commandant écoutait, tourmentant d'une main nerveuse sa moustache grise; lui aussi se perdait dans ce dédale où rien ne pouvait le guider, car s'il avait permis à son fils de confier à leur vieille amie l'incident de la capitale, c'était par pitié pour la jeune fille, et non dans des vues intéressées. Et, soudain, la scène changeait; de presque indifférente, elle devenait pathétique, mais tout aussi inextricable que par le passé.

Louis, à bout de forces, s'était effondré sur une chaise, et son père le contemplait avec navrement.

—Mon cher garçon!... Mon pauvre cher garçon!...

—Dites-moi que j'ai eu tort, père?... Il fallait, il *faut* parler!...

—Non, hélas! dit le commandant. Sommes-nous juges du motif qui la guide?... De quel droit nous placerions-nous entre elle et ce "devoir" qu'elle veut tenir secret, comme votre amour?...

—Mais elle le sacrifie à un homme indigne, sans savoir jusqu'où va cette indignité!...

—Et si, malgré tout, la connaissant comme nous la connaissons nous-mêmes, elle ne pouvait renoncer à son sacrifice, la révélation n'ajouterait-elle pas son horreur aux regrets éprouvés? Le peu d'illusion qu'elle gardera sur ce mari lui viendra en aide pour tenir son rôle d'honnête femme, le seul qu'il faille lui souhaiter de garder toujours.

Maintenant, les poings sur les yeux, Louis pleurait de grosses larmes, et la nuit s'étendait, plus sombre et plus profonde encore dans son cœur...

XV

La belle vaillance d'Antoinette tomba comme un feu de paille lorsqu'elle fut hors de la présence de Louis. Reprise toute par un amour qu'elle s'était efforcée de vaincre, elle tâchait d'en éprouver du remords et ne pouvait y parvenir. Jusque-là, ne s'était-elle pas retranchée, pour étouffer ses regrets, dans le récit de sa mère qui montrait Louis dominé par des vues d'intérêt? A présent, convaincue du contraire, toute son estime lui était rendue, aussi la sympathie éprouvée dès le premier jour. Et c'était affreux pour elle de se dire ces choses, de savoir qu'elle le désespérait, l'immolait, comme elle-même, au devoir...

Elle ne discutait pas de celui-ci; faciliter le paiement des dettes de sa mère, assurer le repos de son père, la sécurité de sa vieillesse par un sacrifice qu'il ignorerait toujours était l'ordre rigoureux auquel sa jeune conscience voulait obéir; et cet ordre ne pouvait être le jouet des événements, se plier aux circonstances, s'effacer enfin sous l'assaut d'un désir; mais un terrible haut-le-cœur la pressait de songer à son fiancé de la veille, et auquel loyalement, elle s'était efforcée en vain de donner son cœur...

Maintenant, elle l'exécrait. La photographie qui semblait lui sourire, là, sur sa table, lui parut odieuse; elle l'arracha de son cadre, l'enfouit dans le tiroir pour s'en épargner la vue. La bague, à son tour, enlevée au doigt qu'elle brûlait comme un fer rouge, disparut aussi dans les mêmes profondeurs. Durant une seconde, une seule, elle respira plus librement; puis elle se prit à rire, d'un rire plus douloureux mille fois que les sanglots...

Avait-elle donc cru, en repoussant l'image, en ôtant l'anneau dont les feux blessaient son regard, se dégager du lien qui déjà l'enserrait, que sa mère allait lui rappeler tout à l'heure en de pressantes recommandations?

Insensée! Son geste puéril était une inutile révolte contre la destinée...

Et, prosternée sur son prie-Dieu, elle regardait le Christ

douloureux qui semblait ne plus l'entendre, après l'avoir soutenue, encouragée jusque-là ; car elle lui demandait un miracle, cri suprême de tous les souffrants.

La voix de Mme Margeret s'éleva dans la pièce voisine.

—Antoinette?... Hâte-toi donc... il va venir!... Voici des fleurs superbes... plus belles que celles d'hier... Comme tu es gâtée!...

Elle voulait obéir, se hâter, et ne le pouvait pas. Ses jambes, très lourdes, lui refusaient le service, tandis que sur ses yeux flottait un voile de brume que ne perçait plus son regard.

—Antoinette?... Antoinette!... reprenait la voix impatiente. On sonne! c'est *lui*!... je t'attends!...

Surprise, mais plus irritée encore de ne pas recevoir de réponse, Mme Margeret ouvrit brusquement la porte, et trouva l'enfant sans connaissance, sur le parquet...

Le professeur accourut à son appel. Il releva sa fille et la coucha sur la chaise longue ; mais tandis que sa femme répétait, comme pour se rassurer elle-même : "Ce n'est rien ! ... Ce n'est rien ! ..." il avait l'intuition que c'était quelque chose et qu'un grand malheur les menaçait.

Gontran Herbelin fut admirable : il courut avertir le docteur et, chemin faisant, alluma un bon cigare pour se dédommager de ce nouvel "embêtement". Sa fiancée était une mauviette... excellent prétexte pour laisser sa femme à la Herbelière lorsqu'il irait à Paris. Il ne lui vint même pas à la pensée qu'elle pouvait vraiment être malade, très malade et en mourir...

Le docteur ne fut pas rassurant. La jeune fille, en proie à une fièvre intense, ne reconnaissait pas ceux qui l'entouraient ; des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres, et, d'un geste machinal, elle semblait vouloir enlever un anneau imaginaire passé à l'un de ses doigts...

—Elle n'a plus sa bague ! s'était écriée Mme Margeret.

Puis, comme prise d'une inspiration subite, elle vit à ce fait la cause première du mal.

—Elle l'a perdue, sans aucun doute?... Pauvre chérie ! ...cette secousse la tue...

Et rappelant à son mari que l'anneau glissait trop aisément sur le doigt devenu si mince, elle déplorait qu'on ne l'eût pas fait rétrécir immédiatement.

Le père restait muet, incrédule, absorbé dans une pensée qui faisait plus profondes les rides de son front.

Il épiait aussi, penché sur son Antoinette, ces lambeaux de phrase où il cherchait le fil d'Ariane sans le découvrir...

—Caroline... il y a autre chose que ce que tu dis. Où est la photographie de... son fiancé : je ne la vois pas non plus!..

Et, angoissé jusqu'au fond de l'âme, il jetait le cri suprême : "Elle ne l'aime pas!"

Mais, ici, sa femme se révoltait. Ne pas aimer celui qui l'aimait ardemment, le lui prouvait par tant de largesses : fleurs rares, bijoux merveilleux, et qui était, en outre, le plus charmant homme du monde, le plus aimable, le plus désintéressé...

Comme preuve de ce qu'elle avançait, Mme Margeret, désireuse de convaincre son mari et peut-être bien aussi elle-même, avoua, comme elle avait fait une première fois à sa fille, la démarche du commandant Brégeard et l'indignation qu'elle en avait ressentie.

—Admettez-vous donc qu'on marchande votre fille?... N'est-ce pas des plus odieux?...

— Pourquoi ne m'en avoir rien dit?...

—A quoi bon!... Vous en auriez éprouvé de la peine...

—J'aurais pu parler au commandant.

—Vous voyez bien?... Quel manque de dignité que d'aller discuter de ces choses!... Tourner le dos, sans plus, est bien ce qu'il y a de mieux, déclara Caroline émue à la pensée de ce qui eût pu surgir d'un tel entretien...

L'heure était trop grave pour que M. Margeret exigeât des détails ; tout, en ce moment, lui semblait secondaire, au sein des angoisses qui s'accroissaient.

Au délire, à la fièvre, avait succédé, chez Antoinette, un état de prostration plus inquiétant encore. Sans mouvement, presque sans souffle, les paupières closes, elle semblait dormir, sourde aux plus tendres appels. Ni sa mère ni son père ne quittaient son chevet, l'une se lamentant à mi-voix et accusant ciel et terre de se liguier contre tous ses projets. Depuis la veille, Gontran n'avait pas paru, n'avait envoyé aucun message, et elle tremblait qu'une pierre lancée contre son propre édifice ne l'eût fait chanceler, en dépit de ses efforts.

Ne pouvant accourir pour lui prêter main-forte, elle se résolut à écrire au matin du troisième jour : lettre non de re-

proches, mais tout imprégnée d'ambrosie. De ces phrases inquiètes, mais mielleuses, le fiancé ne pourrait se blesser, loin de là ; et, fût-il oublieux, fût-il même blâmable, il accourrait, pénitent. . .

Elle cachetait ce pli sans en lire le contenu au père trop absorbé dans son inquiétude pour prêter attention à ce qui se passait autour de lui, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à une visiteuse bien inattendue.

—Madame de Lignière ! . . . Dois-je en croire mes yeux ? . .

Car, en outre qu'elle ne quittait jamais son home, elle avait vraiment l'air d'une ombre, se traînant à peine, le visage pâle, émacié encore vieilli.

—Comment va-t-elle ? demanda la baronne tout d'abord.

Mme Margeret montra, d'un geste navré, dans la pièce voisine, l'enfant inerte dont le père enserrait les deux mains amaigries.

Un reproche monta aux lèvres de la vieille dame, reproche amer sans doute, car elle l'arrêta d'un violent effort de volonté. L'heure était moins aux récriminations qu'aux explications, hélas ! tardives, mais qu'elle avait tenu à apporter elle-même sans retard.

Cette fois encore, elle se défendit d'être prolige ; femme de tact, elle ne voulait blesser personne et ménageait ses coups. Que de choses, cependant, elle eût pu détailler, car elles avaient rempli toutes les heures des trois longues journées écoulées depuis la visite de Louis.

Catherine, la brave fille, avait narré à sa maîtresse, sans en tirer de commentaires, la rencontre des deux jeunes gens dans le parloir ; le silence complet que l'ingénieur en avait gardé, joint à son trouble, à sa tristesse visibles et inexplicables, avaient été des indices sur lesquels l'imagination de Mme de Lignière, puis sa raison et son bon sens s'étaient exercés. S'il se cachait là quelque mystère, elle voulait l'éclaircir, enfiévrée par les pensées successives qui se déroulaient dans son esprit. Un message, adressé à l'heure même au commandant Brégeard, avait fait accourir celui-ci ; et brûlant ses vaisseaux, plaidant le faux pour savoir le vrai, comme on dit en langue familière, la baronne lui avait dit, à brûle-pourpoint :

—C'est un chagrin d'amour qui chasse Louis loin d'ici !

Interdit, le père cherchait une réponse ; mais déjà elle poursuivait :

—Il aime Antoinette Margaret... qui l'aime, elle aussi. Je sais tout : je veux la vérité...

Mis au pied du mur et peu fait d'ailleurs pour le mystère, le commandant entra dans la voie des aveux. Le "je sais... je sais... après?" de la baronne talonnait sa mémoire en même temps qu'il rassurait sa conscience; un secret déjà connu peut, en toute loyauté, se trahir.

—Oui... oui... c'est cela : c'est bien cela ! approuvait-elle. Votre demande a été évincée, et celle de Gontran Herbelin... de la *Herbelière*... agréée sans coup férir. Et vous avez des scrupules, braves gens que vous êtes, à dénoncer sa fugue à Paris?... Bon ! bon ! je sais, vous n'êtes point de ces délateurs dont l'engeance pullule maintenant en haut-lieu ; et vous vous inclinez, en outre, devant le mot *devoir* prononcé par une fillette qui lui sacrifie sa vie et son bonheur?...

Je ne discute pas ce *devoir* problématique, continua Mme de Lignière, mais j'estime que tous les devoirs du monde ne peuvent obliger une pauvre enfant à épouser un scélérat...

Le mot n'est pas trop fort ! déclara-t-elle comme pour se dédommager elle-même de la trop longue contrainte qu'elle avait dû subir. Eh bien, adviennne que pourra, et je jure bien qu'elle ne l'épousera pas!...

Mais la baronne fut atterrée à la nouvelle de la maladie d'Antoinette, qu'on disait en danger de mort.

—Trop tard!... trop tard ! disait-elle avec une angoisse croissante, une pitié infinie.

Le cas était trop pressant pour qu'elle dressât, à tête reposée, un plan de bataille. Elle commença par mander en sa présence Gontran Herbelin.

Il arriva, portant beau, une fleur à la boutonnière, le visage empreint d'une mélancolie de commande qu'il expliqua dès l'abord :

—Un vrai guignon : ma fiancée souffrante !... Pas très robuste, la pauvre, il paraît...

Mme de Lignière s'était promis d'être calme, mais son sang ne fit qu'un tour. Du fond de la bergère où elle se pelotonnait, son œil irrité se fixait sur ce grand comédien qui s'efforçait de bien tenir son rôle sans en savoir le premier mot.

—Antoinette Margeret n'est plus votre fiancée, mon cher ! déclara tout uniment la baronne dont la voix tremblait.

—Plus, ma !... Vous voulez rire !... Serait-elle si malade

que cela ? Son père, sa mère sont si exagérés !... lui, je ne le vois pas : il ne quitte pas sa fille ; mais elle me dédommage en me contant par le menu ce qui lui est arrivé... Et il paraît que la chère enfant a perdu sa bague de fiançailles... d'où transport au cerveau...

Toutefois, ce bel aplomb reçut quelque atteinte du regard persistant de la baronne, incisif au plus haut point.

— Si la bague est perdue, la Providence est pour nous !

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, arrogant.

— Qu'elle annule, d'avance, ce qui était convenu.

— Il faut, avant tout, que je le veuille, chère Madame et ennemie...

— Vous le voudrez, mon bien bon !...

Ils se regardaient l'un et l'autre, bien en face, et la baronne reprit, scandant ses mots :

— Écoutez-moi bien, Gontran, je vous fais la partie belle : à vous de choisir votre jeu. Votre mariage était une gageure : elle est gagnée, en fait ; maintenant, retirez-vous avec les honneurs de la guerre, ou je serai forcée de dévoiler la scène qui s'est passée récemment à Paris...

— A... Paris ?

— A Asnières, veux-je dire.

— J'ai des preuves... des témoins.

— Des espions, parbleu !...

— Vous auriez tort de vous emporter ; là où le cœur n'est pour rien, où l'orgueil peut être sauf, que désirez-vous de plus ?...

Il eut son hennissement le plus ironique et, s'inclinant très bas :

— Je demande à réfléchir.

— A votre aise ! Nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous dire... du moins pour aujourd'hui.

Toujours riant, il accepta le congé et se retira non sans claquer un peu les portes, laissant Mme de Lignière fort perplexe et très tourmentée car, étant donné le caractère du personnage, il était difficile de préjuger de ce qu'il adviendrait. Poussé dans ses derniers retranchements, il pouvait tenir tête, chercher à découvrir ces "espions" dont il parlait, et se venger sur eux de sa propre déconvenue...

Elle vécut quelques heures dans ces transes terribles que toute son énergie ne parvenait pas à calmer ; et, au matin, elle respira seulement à l'aise lorsque la poste lui apporta la carte ci-dessous :

GONTRAN HERBELIN

p. p. c.

Alors, galvanisée par ce premier succès, elle ne calcula ni avec son âge, ni avec ses forces, fit mander une voiture et jeta au cocher l'adresse de M. Margeret.

Nous la retrouvons là, dans ce logis où plane une si affreuse menace, que la baronne se demande si elle n'arrive pas trop tard.

Le temps lui manque pour employer des périphrases :

—Je suis chargée de deux missions, dit-elle assez haut pour être entendue du professeur.

La première consiste à vous annoncer le départ de M. Herbelin, qu'effraie décidément le mariage ; il est des gens qui se rendent justice à eux-mêmes en s'avouant qu'ils ne peuvent faire de bons maris !

Mais il en est d'autres, en revanche, qui offrent toutes les garanties désirables. J'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille pour Louis Brégeard...

Le visage de Mme Margeret s'était décomposé. Hélas ! son rêve de richesse se dissipait de nouveau, à l'heure même où il était devenu réalité, et ses regrets intenses se compliquaient encore des soucis très pressants que lui créait le bluff auquel elle s'était livrée, depuis surtout quelques mois..

Et tandis qu'elle restait sans voix et sans regard, son mari, lui, accueillait avec un transport que tempérait malheureusement l'angoisse présente, les paroles qui le frappaient :

—Louis Brégeard !... Mais c'est mon plus cher désir que de lui parler.

—Tu vois, ma bonne ! tu vois ?... Tu as été trop promptes... Que de tribulations un peu plus de prudence nous eût évitées...

Une légère rougeur était montée aux joues de la malade, en apparence insensible à ce qui l'entourait. D'apprendre ainsi, à la fois, que le péni imminent était conjuré par la retraite de son fiancé de la veille, et que Louis, qui l'aimait —et qu'elle aimait!—demandait à l'épouser, produisait en elle tout une révolution...

Lui serait-elle salutaire ? La jeunesse a des ressources infinies, lorsqu'elles sont produites par le bonheur. Délivrée

de la crainte qui la tuait, confiante désormais en celui dont l'image chère ne la quittait pas, elle comprit qu'elle pouvait tout confier—tout!—à son amour comme à sa loyauté.

Et elle lutta, de corps et d'âme, contre le mal mystérieux qui avait failli causer sa mort.

Son père la vit ainsi renaître à la vie, trop heureux de ce miracle pour en bien analyser les causes, les présentant peut-être, sans vouloir les approfondir.

Sa mère pouvait-elle, à son tour, boudier devant une résurrection dont elle devinait, mieux que son mari, le point de départ?...

—Maman, sois sans inquiétude, tout s'arrangera! lui avait dit l'enfant.

Mme Margeret n'en était point assurée. Tout son amour-propre se cabrait à la pensée de baisser pavillon devant celui qu'elle avait tenté tout d'abord d'éblouir. Avouer qu'Antoinette n'apportait aucune dot et l'impossibilité où l'on était de lui assurer même la rente qu'elle avait fait valoir; quelle humiliation pour son orgueil!

Lorsque l'état de santé de la jeune fille permit de recevoir la visite du commandant et de son fils, elle en souffrit mille morts. L'idée lui vint de ne rien dire, de laisser aller les choses comme elles pourraient; mais ce n'était pas celle d'Antoinette; et lorsque Louis, au comble de la joie, voulut garder dans ses mains la petite main qui tremblait, elle lui dit, dans toute la simplicité de son âme:

—Mon ami, je ne vous enrichirai pas: je ne possède que mon affection pour vous.

Si sa mère l'avait entendue! Mais elle s'était reprise à parler au commandant du futur héritage qui faisait d'Antoinette un parti envié. Avec sa rondeur de vieux militaire qui n'est pas dupe et ne veut pas le paraître, il avait écarté l'hypothèse en disant carrément qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras; ce "tiens" était figuré par les qualités de sa future belle-fille et il s'en contentait, puisqu'elles feraient le bonheur de Louis.

Le jeune ménage est heureux, très heureux; Mme de Lignière aime à en parler souvent avec le professeur, devenu son visiteur assidu. Elle a gardé à Gontran Herbelin le secret promis, et ne l'a plus revu depuis le jour où elle lui a posé l'ultimatum.

Le commandant Brégeard n'a pas quitté sa maison des champs, où il vit seul avec ses souvenirs, ravi de songer à ce qu'il voit du ménage de ses enfants lorsqu'il les visite, près de Paris.

Mme Margeret ne peut s'empêcher, elle, d'en revenir navrée. Sa fille songe moins à tenir *son rang* dans le monde, bien que ne rompant point en visière avec celui-ci, que d'assurer à son mari, aux deux bébés qu'ils ont la joie d'avoir, le bien-être nécessaire à la santé. La table est simple, mais bonne; les fournisseurs sont exactement soldés; Antoinette porte volontiers une robe de l'année dernière et, adroite comme une fée, bâtit elle-même ses chapeaux. Sa mère lui a fait le reproche, récemment, de porter une fourrure de "rien du tout" et de n'avoir d'autre bague au doigt que le modeste anneau de mariage offert par Louis.

Le jeune femme a souri et, embrassant celle qui ne cessera point d'être Caroline Montferrand en dépit de l'épreuve passée, elle lui montre Jean et Jeanne, jouant sur la pelouse, en rééditant pour eux le mot de Cornélie: "Voilà mes trésors!"

PIERRE DU CHATEAU.

FIN

Controlons nos Epargnes !

Protégeons nos Familles !

Défendons nos Institutions Nationales !

Trois buts que l'on atteint en s'enrôlant dans

L'UNION ST-JEAN BAPTISTE D'AMERIQUE

La plus sûre, la mieux organisée des sociétés de secours mutuels aux Etats-Unis.

LISEZ "L'UNION," organe officiel de la Société, le plus vigoureux des journaux franco-américains.

ADRESSE—L'UNION ST-JEAN BAPTISTE D'AMÉRIQUE, WOONSOCKET, R. I

L'ALMANACH FRANCO-AMERICAIN

POUR 1911

BIEN CHERS COMPATRIOTES,

Appréciant à sa juste valeur la cause patriotique et sacrée que vous poursuivez par un travail et un dévouement sans bornes pour la revendication de nos droits légitimes, pour la conservation morale et intellectuelle de la jeunesse, cette sève vivifiante que l'arbre généalogique de la race Franco-Américaine; et poussé par le désir de contribuer, tant soit peu, à ce mouvement destiné à opérer tant de bien pour l'avancement de notre cause commune, je viens vous offrir un travail, sous forme d'almanach, préparé spécialement pour vous, membres de nos sociétés bien-faisantes.

Cet almanach, le premier et le seul du genre, préparé en langue française de ce côté de la frontière, contient cette année une liste complète des membres du clergé Franco-Américain, des églises et écoles paroissiales.

Le lecteur y trouvera aussi une liste des fêtes religieuses, jours de jeûnes, informations sur la naturalisation; ainsi que contes de Noël, articles sur le Jour de l'an, les Rois, le gâteau des Rois, anecdotes, faits historiques, variétés, etc., et une liste complète des sociétés Franco-Américaines et de la brigade des Volontaires Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, avec adresses.

Le prix de l'almanach est très minime et à la portée de tout le monde, seulement que dix centins l'exemplaire. En vente par tous les secrétaires de nos sociétés, ou à l'adresse ci-dessous.

L. H. BOURGUIGNON, Editeur,
389, rue Main, Fitchburg, Mass.

A VENDRE

ETABLISSEMENT D'UNE NOUVELLE PAROISSE.

UNE MAGNIFIQUE MAISON (67 x 32½ pieds) en pierre, à deux étages et demi, située dans la ville de Québec, quartier nouveau, avec en plus 32,000 pieds de terrain parfait ou plus.

Peut-être convertie en école ou en couvent. Contient actuellement deux logements munis de toutes les améliorations modernes, lumière électrique, bains, etc.

CENTRE D'UNE FUTURE PAROISSE. CONVIENT RAITEMENT A UNE COMMUNAUTÉ RELIGIEUSE. Plus de 300 lots à bâtir ont été vendus depuis un an sur les terrains immédiatement avoisinants la maison en question.

Le plus beau morceau d'immeuble qui se trouve dans Québec et, qui a été spécialement réservé pour l'établissement d'une église, d'un collège et d'un couvent.

— Pour autres renseignements,

S'adresser à J. A. LEFEBVRE,
4, case postale, Québec.